L'HER

MOUSQUE

HISTOIRE V

Quatriéme & de

A L

Chez HILAIR
JAQUES LYO
& JAQUES GU
le grand C

M. D C.

AVEC PE

ized by Google

L'HEROÏNE MOUSQUETAIRE.

HISTOIRE VERITABLE.

Quatriéme & derniere Partie.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A LYON.

Chez HILAIRE BARITEL,
JAQUES LYON, ruë Merciere,
& JAQUES GUERRIER, vis-à-vis
le grand College.

M. D C. XCIX.

AVEC PERMISSION.

A MONSIEUR

FRIZON

AVOCAT

AU CONSEIL.

MON Heroïne ayant été mieux receuë à la Cour que je ne l'avois esperé, je ne m'embarrasse plus à y chercher des Protecteurs : mais je

tâche à y trouver des Amis dans la ville, qui puissent la défendre dans les occasions. Ie sçay par experience, MONSIEUR, *que vous estes un des hommes du Royaume qui remplit le mieux tous les devoirs d'un veritable Amy. Cette connoissance m'a obligé à vous choisir pour le Mecenas de mon Livre: car enfin, puisque l'usage veut qu'on dedie ses Ouvrages aux Personnes qu'on estime le plus, j'ay esté bien aise,* MONSIEVR, *d'avoir cette occasion de vous témoigner les sentimens d'estime & de con-*

ſideration que j'ay pour vous. Je ſuis même-perſuadé que je ne pouvois rien faire de plus avantageux pour mon Heroïne ; parce que les gens qui verront voſtre nom à la teſte de mon Livre, croiront que vous y prendrez quelque part, ce qui les rendra plus retenus à le blâmer, & du moins ceux qui connoiſſent vôtre ſçavoir & vôtre merite, en jugeront favorablement. De ma part, MONSIEVR, *je me conſoleray de tous leurs jugemens, lorſque je ſeray ſeur de voſtre approbation, & que vous me ferez la*

juſtice de croire que je ſuis avec beaucoup de ſincerité & d'attachement :

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur ,,
PRECHAC.

PRIVILEGE DV ROY.

LOUYS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & Feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre bien aimé le Sieur DE PRECHAC nous a fait remontrer qu'il deſireroit faire imprimer une petite Hiſtoire intitulée *L'Heroïne Mouſquetaire* : Mais il craint qu'aprés en avoir fait la dépenſe : d'autres entreprenent de la contrefaire, s'il n'avoit nos Lettres ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, deſirant favorablement traiter l'Expoſãt : Nous lui avõs permis & accordé, permettons & accordons par ces preſentes, de faire imprimer ledit Livre intitulé *L'Heroïne Mouſquetaire*, en un ou pluſieurs Volumes, le vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de ſept années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, ou faire

imprimer ledit Livre, en quelque sorte & maniere que ce soit, même d'impression étrangere & autremẽt; sans le consentement dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine contre chacun des Contrevenans de trois mille livres d'amande, aplicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General des Enfans trouvez de nôtre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers audit de Prechac, & de confiscation des exẽplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests. Voulons que si aucun en sont trouvez saisis, il soit procedé contr'eux comme s'ils l'avoient imprimé; à la charge de mettre deux exemplaires dudit Livre en nôtre Bibliotheque publique, un en celle de nôtre Cabinet des Livres de nôtre Châteãu du Louvre; & un en celle de nôtre cher & feal Chancelier de France, le sieur Daligre, avant que de l'exposer en vente à peine de nullité des presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir & user ledit de Prechac, ses ayant causes, & ceux qui auront droit de luy, pleinement & paisiblement, sans permettre qu'il luy soit fait, mis ou donné aucun trouble ni empêchement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacũ Exẽplaire un Extrait des presentes, elles soient tenuës pour biẽ & deuëment signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseil-

lers Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes toutes significations, deffenses saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission. CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Saint Germain en Laye, le huitiéme jour d'Avril, l'an de grace mil six cens soixante & dix-sept. Et de nôtre regne le trente quatre. Signé par le Roi en son Conseil,

JEANNIN.

Et ledit Sieur de Prechac a cedé & transporté son droit de present Privilege à Theodore Girard, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Et ledit Sieur Girard a fait part dudit Privilege à Sieur Thomas Amaulry suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires, & Imprimeurs de Paris le 6. May 1677. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653 & celui du Conseil privé du Roy, le 27. Fevrier 1666.

CONSENTEMENT.

SUr la Requisition de François Roux, à ce qu'il lui soit permis de r'Imprimer le Livre intitulé, *L'Héroïne Mousquetaire*, attendu que le Privilege qui a esté acordé pour sept années le 8. Avril 1677. est expiré; Veu ledit Privilege.

Je consens pour le Roy à la Permission requise. A Lyon le 20. Aoust 1692.

VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer, ce 20. Aoust 1692.

DESEVE

L'HEROINE

L'HEROÏNE MOUSQUETAIRE.

Quatriéme & derniere Partie.

CHRYSTINE étant arivée à Madrid, elle se trouva dans une confusion extrême, par l'empressement que tout le monde témoignoit de la voir. La Comtesse de Benavidez en avoit donné une idée si extraordinaire; le Capitaine du Vaisseau qui avoit passée en Espagne, prenoit tant de soin de publier l'actiõ qu'elle avoit faite contre les Corsaires, & le peuple y ajoûtoit tant de circonstances fabuleuses, que la plus-part des gens atribuoient sa valeur à des principes surnaturels. Il y en eut

qui assurerent qu'elle estoit sorciere, mais ce bruit ridicule se dissipa aussi tost qu'elle parut à la Cour, où elle répondit fort juste à toutes les demandes que le Prince Dom Juan d'Autriche lui fit en presence du Roy. Sa modestie, sa bonne mine, & la facilité qu'elle avoit à parler la Langue Espagnole, contribuoient beaucoup à rendre agreable tout ce qu'elle disoit: La Cour fut fort satisfaite de ses discours, & le Prince Dom Juan l'asseura qu'elle y seroit traitée avec des égards & de la consideration. Aprés qu'elle se fut retirée, le Roi & le Prince en dirent mille choses avantageuses, tous les Courtisans aplaudirent aux sentimens du Roi, autant par l'habitude qu'ils ont d'aprouver ce que le Prince trouve bon, que par l'inclination naturelle qu'ont les Espagnols de parler toûjours en faveur des Dames. Ils firent remarquer au Roi tous les agrémens de Christine, & donnerent des tours d'esprit si fins aux

choſes mêmes qu'elle avoit dites par hazard, que le Roi demeura perſuadé, que ceux qui avoient fait des jugemens deſavantageux de ſa conduite, lui faiſoient injuſtice ; & il n'y eut pas un de ces Cavaliers qui ne deſirât d'eſtre à la place du Marquis d'Oſſeyra. Dom Juan avoit eu ſoin d'ordonner qu'elle fût logée & traitée aux dépens du Roi. Ces diſtinctions & la maniere obligeante dont tous ceux qui l'avoient veuë en parloient, firent naitre à pluſieurs Femmes du premier rang la curioſité de la voir. Elles n'eurent pas la même complaiſance que les Cavaliers qui ſont d'abord frapés de l'éclat d'une belle perſonne la premiére fois qu'ils la voyent, & n'en remarquent point les défauts, ou du moins ils les excuſent ſans s'y arreſter. Les Femmes au contraire paſſent legerement ſur ce qu'elle a d'agreable, & s'attachent avec ſoin à relever ce qu'elles croient qui peut deplaire. Auſſitoſt qu'elles eurent veu Chriſtine,

elles blâmerent le mauvais goût de ceux qui s'eſtoient recriés ſur ſa beauté, & tâcherent à y faire remarquer des défauts, dont tout le monde ne convint pas. La Comteſſe de Benavidez, voyant que Chriſtine détruiroit bien-toſt par ſa preſence toutes les mauvaiſes impreſſions qu'elle en avoit données, voulut inutilement prévenir les Courtiſans contre cette Etrangere: mais trouvant plus de diſpoſition dans l'eſprit des Dames, qui d'ordinaire écoutent avec plaiſir, tout ce qu'on leur dit au deſavantage d'une perſonne diſtinguée, elle leur parla de Chriſtine avec tant de mépris, qu'il y en eut pluſieurs qui firent difficulté de ſe trouver dans des lieux où elle devoit eſtre. Cependant malgré tous les ſoins de la Comteſſe, & les diſcours des Femmes de ſa cabale, les jeunes gens de la Cour trouvoient Chriſtine fort à leur gré; mais le Comte de Talara, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi Catholique,

n'en demeura pas la, & ne pouvant plus resister aux sentimens qu'elle avoit fait naître dans son cœur, il se rendit fort assidu auprés d'elle, & n'oublia rien pour lui faire connoître qu'il l'aimoit. Christine s'en étant apperceuë, fit tout ce que sa vertu lui inspira pour le desabuser, & lui tint tous les discours qu'une femme qui ne veut point estre aimée peut tenir en pareille occasion. Le Comte de Talara sans se rebuter des severités de Christine, continua à l'aimer, & à se trouver par tout où il pouvoit la voir, n'étant pas du sentiment d'une personne fort experimentée en amour, qui m'a asseuré qu'il estoit au pouvoir d'une femme d'empécher qu'on ne l'aimast; si elle têmoignoit bien sechement à deux ou trois repríses que cela ne lui plaisoit point. Christine ayant observé cette maxime, & encore plusieurs autres pour guerir le Comte, se lassa enfin de le rebuter, & se contenta de ne lui laisser rien

esperer par sa conduite ou par ses actions, sans se donner la peine de le desabuser davantage. Le Comte de Talara attribuant les mépris de Christine à quelque aversion particuliere qu'il craignoit qu'elle eust pour lui, s'imaginoit qu'elle étoit occupée de quelque nouvelle inclination, & comme il ne cede à personne en bonne mine, en esprit & en qualité, cette pensée l'affligeoit extrémement. Il s'avisa, pour se mettre l'esprit en repos là dessus, de faire confidence de sa passion à ceux qui voyoient quelquefois Christine, & de les prier de ne la voir plus : ce qui n'est pas extraordinaire en Espagne, où les Cavaliers ont cette deference les uns pour les autres. Christine de son costé évitoit soigneusement les occasions de se trouver seule avec le Comte, & alloit souvent à la Cour, où elle entretenoit le Roy de tout ce qu'elle avoit vû en Flandres. Ayant un jour témoigné beaucoup d'empressement de voir l'Escurial,

pour sçavoir si cette fameuse Maison répondoit à la reputation qu'elle a dans toute l'Europe ; le Roy fut ravi qu'il se trouvast quelque chose en Espagne qui pust attirer la curiosité d'une personne qui avoit veu tant de raretez, & pria deux Dames de la Cour d'y accompagner Christine, afin de lui faire remarquer les magnificences de ce Palais, & les Devises qui sont en divers Appartemens, desquelles Philippe II. faisoit tant de cas. Les ordres furent donnez pour y regaler superbement les Dames. Le Comte de Talara en ayant esté informé, auroit bien voulu estre de la partie ; mais sa Charge l'attachoit indispensablement auprés de la personne du Roy : & dans la situation où se trouvoit alors la Cour d'Espagne, il ne pouvoit s'en éloigner sans hasarder sa fortune. Il songeoit à s'asseurer d'une personce de confiance, qui dans cette occasion parlast à Christine en sa faveur, lorsqu'il apprit que le pre-

mier Maiſtre d'Hoſtel du Roy, qui étoit ſon parent & ſon ami, étoit revenu depuis deux jours de l'armée da Catalogne, où il avoit quelque Commandement. Le Comte l'alla viſiter, & lui ayant avoüé qu'il aimoit éperduëment une illuſtre Etrangere, qui ſe trouveroit le lendemain à l'Eſcurial avec d'autres Dames, il le conjura de ſe ſervir du Privilege de ſa Charge & d'aller à cette Feſte, où il pourroit lui rendre de bons Offices auprés de ſa Maîtreſſe, ſous pretexte d'y faire bien ſervir les Dames. Un Cavalier ne refuſe gueres de pareilles commiſſions : cet Ami ſe chargea de celle que le Comte lui donnoit ; & lui promit de bien faire ſon devoir, il ne manqua pas auſſi de ſe rendre le jour ſuivant à l'Eſcurial, & aprés y avoir donné les ordres neceſſaires, il paſſa dans une galerie où les Dames ſe promenoient, qui étant averties de ſon arrivée, s'avancerent pour le recevoir, prevenuës qu'il avoit fait ce

voyage pour leur faire honneur. A peine avoit-il commencé à leur parler pour leur dire quelque chose d'honnête, qu'il demeura immobile aprés avoir jetté les yeux sur Christine. Cette action étonna les Dames, & particulierement Christine, qui l'ayant regardé avec attention, le reconnut pour Dom Phillippe de Palafox, de qui j'ay parlé dans mon premier volume, & qui avoit passé les Pirenées pour l'enlever. Elle fit un grand cry, frapée du souvenir de se trouver si prés d'un homme qui l'avoit si fort aimée, & qu'elle croyoit avoir offensé. Dom Philippe n'avoit point oüy parler de Christine depuis qu'il estoit allé à l'armée de Catalogne, n'estant revenu qu'une seule fois à la Cour, pour prêter le sermant de sa Charge de premier Maistre d'Hostel, qui avoit vaquée par la Mort du Marquis Darizza son pere; ainsi il n'est pas extraordinaire si la veuë inopinée d'une personne qui lui

avoit eſté chere, & qui par ſon inſenſibilité l'avoit determiné à prendre le party des armes, le ſurprit autant que je viens de le marquer. Ceux qui ont quelque experience en amour, conviendront qu'il eſt difficile de revoir une perſonne qu'on a tendrement aimée: & de qui l'on n'a jamais rien obtenu, ſans ſentir de grandes émotions; & comme tous les hommes ſe flattent dans leurs paſſions: Dom Philippe ne pouvant comprendre par quel hazard Chriſtine, qui eſtoit Françoiſe, ſe trouvoit en Eſpagne dans un tems où la guerre étoit ſi échauffée entre les deux Couronnes, s'imagina d'abord qu'elle avoit du répentir de l'avoir maltraité, & qu'elle étoit peut-eſtre repaſſée en Eſpagne pour le chercher, & continuant à expliquer toutes choſes à ſon avantage, il crut que les mepris dont le Comte de Talara ſe plaignoit, & le cry, que l'étonnement avoit arraché à Chriſtine, étoient l'effet de ſa paſ-

sion. Prévenu de cette pensée, il lui dit cent extravagances, sans que la surprise de Christine lui permît d'y répondre un seul mot. Les Dames qui l'accompagnoient s'estant apperceuës de cet étonnement reciproque, les aiderent à se remettre, & trouvant Christine fort deconcertée par la presence de Dom Philippe, elles le prierent de se retirer, ce qu'il ne put leur refuser, augurant toûjours bien du desordre où il la voyoit. Aussi-tost qu'il fut parti, Christine remarquant que ces Dames étoient fort en peine d'apprendre le sujet de son trouble, & qu'elles s'empêchoient par discretion de le lui demander, leur apprit ce qui s'estoit passé en son Païs, & toutes les autres choses qui avoient quelque relation à Dom Philippe. Aprés ce recit, l'étonnement de Christine leur parut moins extraordinaire, & elles crurent sans peine tout ce qu'elle leur dit de Dom Philippe, dans la connoissance qu'elles

çoise, & c'est un Cavalier auquel je prends beaucoup d'interest. Ignorez-vous, repliqua le Comte (jugeant qu'il vouloit parler du Marquis d'Osseyra) que le Roi s'est expliqué là dessus, & qu'il a declaré qu'il ne consentiroit point à ce mariage. Vous me surprenez, reprit Dom Philippe, qui ne comprenoit pas la pensée du Comte, & je ne croyois point que la Cour fût si informée de cette affaire. Un Parent de Dom Philippe étant survenu, leur conversation fut interrompuë sans qu'ils s'expliquassent davantage. Le Comte sortit, & Dom Philippe demeura fort inquiet de ce qu'il venoit d'aprendre. Le lendemain estant allée chez le Roi, il trouva que Christine, y étoit, & qu'elle rendoit compte à Sa Majesté, de tout ce qui lui avoit paru digne d'estre admiré dans l'Escurial. On lui demanda même s'il lui paroissoit plus beau que Versailles : Il n'y a nulle proportion, dit Christine, par ce que Versailles,

eſt bien plus conſiderable par ſes jeux, & par ſes jardins delicieux, que par la magnificence de ſes bâtimens, qui ſont polis & commodes, ſans eſtre ſuperbes, au lieu que l'Eſcurial eſt un Palais d'une grande étenduë.

Dom Philippe feignant de ne point connoître cette Etrangere, en demanda des nouvelles à ceux qui ſe trouverent prés de lui, pendant qu'elle parloit au Roy. Ils lui apprirent ce qu'ils avoient ouy dire de la paſſion du Marquis d'Oſſeira, les combats que Chriſtine avoit fait en Flandres, & generalement tout ce que le public, qui augmente toutes choſes, avoit ajoûté de fabuleux à la verité de ſes avantures. Le Roy étant entré au Conſeil, Chriſtine ſe retira, & Dom Philippe lui preſenta la main pour la conduire à ſon appartement, ce qu'elle n'oſa lui refuſer, de peur que cela ne fiſt trop d'éclat dans un lieu ſi public. Dés qu'il pût luy parler ſans témoins, il l'aſſeura qu'il

l'avoit toûjours aimée, & que s'il lui avoit autrefois manqué de respect en voulant l'enlever, il meritoit qu'elle pardonnast cét excez à sa passion, ayant toûjours eu les intentions fort droites. Christine qui vouloit le desabuser, l'interrompit pour lui dire que ces éclaircissemens estoient à present inutiles, puis qu'elle avoit disposé de son cœur, ajoûtant qu'elle attendoit une occasion favorable pour se plaindre au Roy de l'injustice de ses ennemis, & pour supplier Sa Majesté de la proteger pour épouser le Marquis d'Osseira, ou de lui permettre de passer sa vie dans un Couvent. S'estant ensuite abandonnée à un torrent de larmes, que le souvenir du Marquis lui fit répandre, Dom Philippe sortit pour ne la pas affliger davantage par des discours qui l'importunoient ; mais il prenoit trop de part aux affaires de Christine, pour ne pas desirer d'en aprendre les particularitez.

S'estant resouvenu que la Com-

teſſe de Benavidez avoit fait un aſſez long ſejour en Flandres, il la viſita, & ayant inſenſiblement fait tomber la converſation ſur Chriſtine, la Comteſſe lui en fit une peinture à peu prés ſemblable à celle qu'elle en avoit déja faite à la Marquiſe d'Oſſeyra & à beaucoup d'autres, lui faiſant ſi delicatement connoître que tous les déguiſemens de cette fille eſtoient l'effet d'une paſſion criminelle, que Dom Philippe en fut perſuadez, & ſe repentit de l'avoir aimée. La diſpoſition que la pluſpart des hommes ont à croire la mauvaiſe conduite des femmes, & l'horreur groſſiere où ſon preſque tous les Etrangers, mais particulierement les Eſpagnols, qui font des jugemens fort deſavantageux de la liberté que les femmes ont en France, contribuerent beaucoup à confirmer Dieu Philippe dans les ſentimens que la Comteſſe lui avoit inſpirez. Il la remercie de tout ce qu'elle lui avoit appris, & ayant rencontré ce même ſoir le

Comte de Talara au coucher du Roy, il lui dit qu'il vouloit le guerir de la paſſion qu'il avoit pour Chriſtine, l'aſſurant qu'il ſçavoit de bonne part qu'elle étoit indigne de l'attachement d'un honneſte homme. Le Roy ayant appellé dans ce moment le Comte de Talara pour quelque fonction de ſa Charge, il ne peut pas répondre à Dom Philippe, & peu de tems aprés tout le monde ſortir. Le Comte coucha dans la chambre du Roi, par un privilege attaché à la charge de premier Gentil-homme. La paſſion qu'il avoit pour Chriſtine le fit réver toute la nuit au diſcours de Dom Philippe, & ſe reprochant d'avoir ſouffert qu'on lui parlaſt ſi deſavantageuſement d'une perſonne qu'il aimoit, il crut qu'il eſtoit du devoir d'un parfait Cavalier d'en demander raiſon, & ſe leva dans la reſolution de ſe battre contre Dom Philippe, quoyque les duels ſoient défendus en Eſpagne. Comme le Prince s'eſt extréme-

ment relâché sur la severité des Edits, on ne les observe pas avec la méme exactitude qu'en France : ce qui fait que les Cavaliers se battent pour des sujets assez legers. Le Comte de Talara ayant écrit un billet à Dom Philippe, il le donna à un domestique Navarrois en qui il avoit beaucoup de confiance, avec ordre de le remettre entre les mains de Dom Philippe. Comme l'usage de pareils billets est entierement aboli en France, je me suis contenté de le traduire mot pour mot. Voicy ce qu'il portoit :

Quiconque ose parler au desavantage de Christine, en a menty : Elle est d'une vertu sans reproche, & il n'y a qu'un mal-honneste homme qui en puisse juger autrement. Si vous estes d'un sentiment contraire, trouvez vous ce soir à une heure de nuit à la porte de Toledo, & vous payerez le mauvais jugement que vous en avez fait.

Le Comte recommanda ce billet

si souvent, & avec tant de soin à son valet, qu'il lui fit naître la curiosité de voir ce qu'il contenoit. Il fut fort surpris de ce qu'il y trouva : & comme son Païs, qui est voisin de celui de Christine, & les choses extraordinaires qu'il en avoit oüy dire, lui avoient donné je ne sçay quelle inclination pour elle, il crût lui rendre un grand service en lui faisant confidence d'un billet où elle avoit tant de part, & passa secrettement chez elle pour le lui montrer. Christine aprés lui avoir donné des marques de sa reconnoissance, lui recommanda de le porter fidellement à Dom Philippe, & de repasser dans sa maison pour lui en apprendre la réponse, lui faisant connoistre pour l'y engager davantage, que cela luy estoit de la derniere consequence.

Dom Philippe ayant receu ce billet, fut fort offensé des termes outrageans, dont le Comte s'estoit servi, & dit à son valet qu'il n'y

avoit point de réponſe, & qu'il la feroit dans le lieu que ſon Maiſtre lui marquoit. Le Navarrois en rendit compte à Chriſtine, & enſuite à ſon Maiſtre. Pendant que le Comte diſpoſoit ſes affaires pour ſe trouver à l'aſſignation, Chriſtine fondoit en larmes : irreſoluë de ce qu'elle devoit faire. Elle ſe repreſentoit qu'aprés les choſes qui s'étoient paſſées, ce combat ne pouvoit pas manquer de produire de tres-mauvais effets, puis que les parens de ces deux Cavaliers ſe joindroient infalliblement à la Marquiſe d'Oſſeira pour la perdre, & obligeroient peut-eſtre la Cour à prendre quelque reſolution violente contre ſes intereſts. Elle ſçavoit d'ailleurs que le Marquis d'Oſſeira ſeroit au deſeſpoir, en apprénant qu'elle avoit eu une affaire d'éclat à la face de toute l'Eſpagne : car enfin quelque peu de part qu'une femme ait à une querelle qui arrive par ſa faute ou à ſon occaſion, cela ne laiſſe pas de lui faire tort : & le public

qui d'ordinaire juge des choſes par les apparences, & ſans les examiner lui en donne toûjours le blâme. Ces reflexions eſtoient ſuivies de la reſolution d'empêcher ce combat; mais elle n'avoit pas ſi-toſt formé ce deſſein, qu'elle s'en repentoit, & ſe reprochoit ſecrettement d'eſtre ſi peu ſenſible à ſa reputation, qui eſtoit impunément dechirée par Dom Philippe. Cette derniere reflexion l'emporta ſur toutes les autres, & s'abandonnant à tout ce que ſa colere, ſon courage, & le deſir de ſe vanger lui inſpirerent, elle trouva moyen avec le ſecours d'un Marchand François de ſe faire porter un habit de Cavalier, une épée & une perruque. Une heure avant l'aſſignation fuſt écheuë, elle fit publier adroitement que le Comte de Talara avoit une affaire, ſans nommer Dom Philippe. Il n'en fallut pas davantage pour mettre ſes amis en campagne, qui l'arreſterent dans ſa maiſon. Chriſtine cependant ſe

est fort aimé de la Noblesse, afin que ce Prince les accommodast: mais la blessure que Dom Philippe avoit receuë, les obligea à le conduire chez un habile Chirurgien, qui peut-estre pour se faire valoir davantage, dit d'abord qu'elle étoit dangereuse, il asseura neanmoins qu'il le gueriroit. Un de ceux qui les avoit separez estoit déja allé avertir le Prince de ce combat. Dans le tems qu'il commençoit à l'en informer, il apperceut le Comte de Talara qui estoit tranquille dans la chambre de Dom Juan. La veuë d'un homme qu'il croyoit avoit laissé entre les mains de ses amis, le troubla si fort qu'il lui fut impossible de continuer son discours. Le prince ayant remarqué son étonnement, lui dit qu'il avoit fait venir le Comte pour prendre connoissance de cette affaire, & qu'il empêcheroit bien qu'ils ne tirassent l'épée. Dom Philippe est mortellement blessé interrompit le Cavalier, & nous avions crû qu'il

l'euſt eſté par le Comte de Talara. Ils furent tous trois extrêmement ſurpris, ſur tout quand ils apprirent que celui qui avoit bleſſé Dom Philippe eſtoit dans un carroſſe à la porte du Prince. ils avoient tous une égale impatience de le voir & de le connoiſtre, lorſque Chriſtine & ceux qui l'accompagnoient entrerent dans la chambre. Chacun fut ſurpris de voir un jeune homme de ſi bonne mine. Chriſtine ſans ſe défaire s'adreſſa à Dom Juan, & lui apprit ce qui l'avoit obligée à ſe traveſtir, &. la maniere dont elle avoit fait retenir le Comte, afin de vanger elle-meſme le diſcours injurieux de Dom Philippe. Tout le monde loüa ſa grande reſolution, & ils admirerent tous ſon courage. Mais le Prince qui vouloit divertir le Roy de ce déguiſement, la mena dans la chambre de ſa Majeſté, & lui dit en entrant, qu'il alloit lui demander grace pour ce criminel, qui avoit bleſſé un des plus braves hommes de ſon Royaume.

La

Le Roi ayant jetté les yeux sur Christine, la reconnut dans le moment, & crût que le discours du Prince son frere ne signifioit rien, ou du moins qu'il n'avoit point de raport à Christine : Mais lors qu'il eut esté informé de ce qui venoit d'arriver, il blâma extrêmement Dom Philippe de s'estre attiré ce malheur, & asseura Christine de sa protection. Peu de tems aprés Dom Philippe estant presque gueri de sa blessure, le Prince le fit embrasser avec le Comte de Talara, & l'obligea à demander pardon à Christine. Il eut tant de confusion d'avoir esté blessé par une Femme, qu'il quitta la Cour & accompagna en Sicile Dom Jaimé de Palafox son frere, qui alloit prendre possession de l'Archevêché de Palerme.

Pendant que cela se passoit à Madrid, le Marquis d'Osseyra étoit en Flandres, où la Duchesse d'Arschot, qui avoit dans la teste de le marier à une tres-belle fille sa pa-

rente, l'amuſoit toûjours en feignant de lui demander des nouvelles de Chriſtine, que le Marquis croïoit encore dans le Couvent, par le ſoin extrême qu'on avoit pris de lui cacher qu'elle fût allée en Eſpagne. Le long ſilence de ſa Maîtreſſe ne lui faiſant rien imaginer de la verité, & jugeant que ſa modeſtie l'empêchoit d'écrire, parce que ſes lettres devoient paſſer par les mains de la Ducheſſe, il attendoit même un congé d'Eſpagne pour y aller bien-toſt, & demander permiſſion au Roi de ſe marier à qui bon lui ſembleroit. Chriſtine de ſa part eſtoit dans des allarmes continuelles craignant que le Marquis ne l'euſt oublié, puiſqu'elle n'avoit point receu de ſes nouvelles depuis ſon départ de Flandres. Son combat avoit donné occaſion à cent nouveaux contes dans une Cour où l'on eſt prevenu, que les Dames ne ſont propres qu'à faire l'amour : tout le monde deſiroit de la voir avec un empreſſe-

ment extraordinaire, & elle ne pouvoit aller nulle part sans étre accablée d'une foule de peuple, ce qui l'obligea à se resoudre de suplier le Roi de trouver bon qu'elle entrât dans un Couvent.

Une illustre Princesse qui doit sa naissance à l'Italie, son éducation à la France, & qui se trouve aujourd'hui en Espagne, par je ne sçai quel caprice de la fortune, aïant ouy parler diversement de la conduite de Christine, elle eut la curiosité de s'en éclaircir, & d'écrire en France & aux Pays-bas, pour sçavoir la verité de ses avantures. Peu de tems aprés elle receut des lettres qui lui confirmerent les jugemens avantageux qu'elle en avoit déja faits, & qui lui apprirent que tous les déguisemens de Christine estoient l'effet d'une inclination Martiale qu'elle avoit suivie avec un peu trop d'ardeur. Comme cette Princesse sçavoit par sa propre experience qu'une femme peut aimer les voyages, la chasse &

plusieurs autres exercices qui semblent ne convenir qu'aux hommes, sans que cela l'empêche d'estre fort vertueuse, elle pria le Roi d'agréer qu'elle retirast Christine auprés d'elle. Sa Majesté y consentit; & Christine receut ces offres avec d'autant plus de reconnoissance, qu'elle estoit à la veille d'entrer dans un Couvent, où elle sçavoit bien qu'elle auroit beaucoup à souffrir, parce qu'il se trouve par tout des Religieuses qui ont l'esprit malfait, par le peu de commerce qu'elles ont eu avec les gens du monde. Il seroit difficile d'exprimer si la Princesse eut plus de satisfaction de l'humeur douce & complaisante de nostre Heroïne, que Christine n'en eut des bontez de sa Protectrice. Elles avoient l'une & l'autre le cœur si bien fait, qu'elles se confierent bien-tost tous leurs secrets. Christine lui ayant un jour témoigné du chagrin de ce qu'il couroit dans le Monde des Livres de ses avantures: Cela ne vous doit point

affliger, lui dit la Princeſſe, puiſque nous avons cela de commun, avec cette difference, que les vôtres ſont des Relations fideles des choſes qui vous ſont arrivées, au lieu que je n'ay nulle part à tout ce que l'on a écrit de moy, quoy qu'on ait eu la malice d'y mêler des circonſtances ſi vray ſemblables, que la pluſpart des gens y ont eſté trompez. Chriſtine voyant que cela faiſoit peine à la Princeſſe, lui conſeilla d'en faire un, pour deſavoüer tous les autres, & pour en faire remarquer les fauſſetez à tout le monde. Elle lui dit tant de raiſons pour lui en faire connoître les conſequences, que la Princeſſe qui a beaucoup d'eſprit, en demeura perſuadée, & s'appliqua dés le lendemain à le faire. Elle eut d'abord envie de l'écrire en François, parce qu'on parle à preſent cette Langue preſque dans toutes les Cours de l'Europe: Mais ayant fait reflexion qu'il y a peu de perſonnes en Eſpagne qui la ſçachent, & qu'il lui

eſtoit important de ſe juſtifier dans l'eſprit des Eſpagnols, elle travailla à ſon Hiſtoire, qu'elle fit imprimer en Langue Eſpagnole, & dont on a veu depuis peu des exemplaires en France.

La Princeſſe logeoit à Madrid chez une Dame de la premiere Qualité, qui eſtoit parente du Prince ſon mari. Cette Dame eſtoit veuve, & la femme du monde qui blamoit le plus les petites libertez que ſe donnent les femmes, diſant meſme qu'elle faiſoit peu de difference d'une femme criminelle, à une autre qui n'eſtoit que ſoupçonnée; parce que la reputation d'une femme eſt quelque choſe de ſi delicat, qu'il ne faut qu'un ſimple ſoupçon, quoy que ſouvent mal fondé, pour la perdre. La Princeſſe avoit inutilement eſſayé pluſieurs fois à la tirer de cette erreur, & à lui faire connoiſtre qu'une femme peut bien n'avoir rien à ſe reprocher; mais qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empeſcher que ſes

ennemis n'en faſſent des contes, (comme cela n'eſt que trop ordinaire.) Toutes ces raiſons ne perſuadoient point la ſevere veuve. La Princeſſe s'entretenoit un ſoir avec Chriſtine de l'opiniâtreté de cette femme, & de la dificulté qu'il y avoit d'eſtre en commerce avec une perſonne qui avoit des ſentimens ſi incommodes & ſi injuſtes, marquant meſme du chagrin d'eſtre obligé de la voir ſouvent par des raiſons de bien ſeance, Chriſtine qui cherchoit à divertir la Princeſſe, lui promit de joüer un perſonnage qui pourroit deſabuſer la veuve par ſa propre experiênce. Chriſtine eſtoit informée de tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon de la veuve ; elle avoit même remarqué qu'elle avoit la vue fort courte, elle eſtoit Catalane, & ſe piquoit de deſcendre des anciens Comtes de Barcelone. Toutes les fois qu'un Homme de Qualité de cette Province alloit à la Cour, elle euſt eſté fort offenſée, & elle auroit

crû qu'il ne ſçavoit pas vivre, s'il ne lui eût rendu des hommages. Chriſtine inſtruite de tout cela prit un habit de Cavalier, & ayant eu la precaution de faire dire à la porte, que la veuve ne vouloit voir ce jour-là perſonne, elle la viſita ſous le nom de Dom Artal de Cardona nouvellement arrivé de Catalogne. La veuve qui eſtoit déja un peu ſurannée fut ravie qu'un Cavalier bien fait, & d'une naiſſance illuſtre, lui rendît viſite & lui parlaſt de ſa Maiſon avec éloge, (car Chriſtine ne manqua pas de donner dans ſon foible.) Elle lui fit le meilleur accueil dont elle put s'aviſer; la converſation fut aſſez longue, & avant que de la finir; la veuve pria Dom Artal de Cardona de lui faire l'honneur de la revenir voir ſouvent. Il ſe retira aprés s'y eſtre engagé, & rendit compte à la Princeſſe du ſuccez de cette premiere viſite. Elle admira l'eſprit & l'adreſſe de Chriſtine, la priant de ne rien oublier pour don-

ner de l'amour à la veuve. La Princesse l'ayant visitée ce même jour, elle ne put s'empêcher de lui parler d'abord du beau Catalan, & de lui dire plusieurs choses avantageuses de son esprit & de sa bonne mine, ajoûtant qu'elle l'avoit connu lors qu'il estoit encore jeune, & que dés ce temps-là il promettoit beaucoup.

Deux jours aprés le faux Dom Antal alla voir la Dame, & comme il avoit une parfaite cõnoissance des loüanges qui sont les plus sensibles à une femme, & sur tout à une prude, il ne manqua pas de la louer sur sa vertu, sur sa conduite, & tomba insensiblement sur sa beauté. De pareils discours ne déplaisent point à une femme, & bien moins à une veuve que son estat, son âge & une fausse vertu obligeoient à demeurer retirée. Elle les écouta aussi avec plaisir, & l'interêt qu'elle commençoit à prendre à ce Cavalier l'engageant à le regarder de-prés & avec plus d'attention qu'au-

paravant, il lui parut si agreable qu'elle crut n'avoir jamais rien veu de si beau, & comme une femme qui n'est plus si jeune est plus aisée qu'une autre; dés la troisieme visite elle l'aima passionnément. Christine rendoit un compte exact de toutes choses à la Princesse, qui ne sçachant pas quel dessein Christine avoit en abusant ainsi cette pauvre femme, lui demanda un jour quel but elle se proposoit par cette feinte. Je veux lui faire voir, répondit Christine, que pour vertueuse que soit une femme, elle a du merite à resister aux attaques d'un homme de bonne mine, & qu'il faut avoir plus d'indulgence pour celles qui y sont tous les jours exposées.

Christine accompagnoit quelquefois la Princesse chez la veuve parce qu'elle logeoit dans la même maison. Lors qu'elle se mêloit de leur conversation, elle prenoit beaucoup de soin de déguiser sa voix. S'estant trouvée seule avec la

veuve, elle eut la malice de lui demander le nom d'un Cavalier de tres-bonne mine qu'elle voyoit quelquefois entrer dans son appartement. La veuve chatouillée par les loüanges que Christine donnoit à un homme qui ne lui estoit pas indifferent, lui fit un long recit de sa naissance, de ses biens, & de plusieurs autres circonstances. Elle lui dit même qu'il étoit son parent, & que c'estoit par cette raison qu'elle souffroit ses frequentes visites. Christine ayant applaudi à tout ce que disoit la veuve, remarqua qu'elle avoit trouvé le secret de lui plaire : & comme si elle n'eust pas esté satisfaite de la joüer sous le nom de Dom Artal de Cardona, elle voulut encore tâcher à devenir sa Confidente, ce qui ne lui fut pas difficile, en continuant à lui parler avec éloge du Catalan. Aussi tost qu'elle s'estoit dépouïllée des habits de Dom Artal, elle rentra dans la chambre de la veuve pour lui dire qu'elle

l'avoit veu passer, & qu'il estoit aisé à connoître qu'il avoit quelque passion dans la teste. La veuve trompée par un discours qui flatoit si fort ses desirs, & craignant que Christine ne crust que Dom Artal en aimoit une autre qu'elle, lui abandonna enfin ce qu'elle avoit resolu de cacher à tout le monde, & lui fit confidence de l'amour de Dom Artal, demandant conseil à Christine sur cette affaire, qui luy répondit qu'en pareilles occasions il faloit consulter son cœur : mais que si en aucun temps on pouvoit pardonner une foiblesse à une femme, elle croyoit que celle qui auroit répondu à la passion d'un homme de si bonne mine seroit fort excusable. Christine ne put achever ces paroles sans rougir, & sa pudeur lui reprochant un discours si libre, elle sortit.

Le desir que l'on a de persuader quelque chose que l'on souhaite, engage souvent à dire plus de raisons qu'il n'en faudroit, & il est

quelquefois dangereux d'estre si éloquent. La veuve ayant fait réflexion à tout ce qu'elle venoit d'entendre à la loüange de Dom Artal, qui n'estoit rien d'aprochant à ce que son cœur lui en avoit dit mille fois, jugea par les discours de Christine, que le Catalan ne lui déplaisoit pas, & comme une femme qui n'est plus jeune, conçoit bien plus aisement de la jalousie qu'une autre, la veuve resolut de tromper Christine, & de feindre qu'elle n'en avoit usé de la sorte que pour découvrir ses sentimens pour Dom Artal. La premiere fois qu'elle retourna la voir, elle voulut lui parler du Catalan, comme elle avoit accoûtumé de faire. La veuve l'interrompit aussi-tost pour lui dire qu'elle lui feroit plaisir de changer de discours, ajoûtant d'un ton fort serieux, qu'elle n'aimoit pas le commerce des personnes si susceptibles. L'air modeste qu'une Prude affecte en tout ce qu'elle dit impose beaucoup. La pauvre Chri-

ſtine ſe trouva fort, déconcertée d'une reponſe ſi peu attenduë, & ſa propre vertu lui faiſant aprouver le diſcours de la veuve, elle ſortit embarraſſée, n'ayant pas l'audace ny la force de répondre à un reproche qui bleſſoit ſa pudeur. Eſtant entrée dans la chambre de la Princeſſe, elle lui exaggera ſon malheur en des termes fort douloureux, ſe plaignant de ce que les choſes les plus innocentes tournoient à ſon deſavantage. La Princeſſe qui avoit beaucoup de penetration, & qui ſe défioit extrêmement de ces femmes qui ont tant de ſoin de ſauver les aparences, la conſola, lui faiſant connoître qu'elle avoit eſté trop facile à donner dans ce piege, & que la veuve lui avoit peut-eſtre donné le change. Chriſtine toute effrayée qu'elle eſtoit de cette avanture, prenant courage par le judicieux raiſonnement de la Princeſſe qui lui paroiſſoit fort vray-ſemblable, reſolut de s'en éclaircir, & reprit

ſes habits de Cavalier.

La veuve cependant s'aplaudiſſoit de l'heureux ſuccez de ſa feinte, qui la délivroit d'une Rivale dangereuſe. Elle attendoit avec impatience ſon prétendu Cardona, dans la reſolution de profiter à l'avenir des empreſſemens qu'il lui marquoit. Auſſi toſt qu'il fut entré elle le receut à l'ordinaire, & lui fit toutes les amitiez dont elle put s'aviſer, croyant de lui inſpirer de la hardieſſe, quelque peine qu'elle euſt à ſe défaire de ſon caractere de Prude, ſon amour lui arracha ce jour-là de petites avances, que le trop ſage Dom Artal fit ſemblant de ne point entendre. La veuve qui eſtoit prevenuë qu'il avoit de l'eſprit, fut fort étonnée de le trouver ſi ſot: (car en pareille occaſion un homme paſſe toûjours pour un ſot.) Elle ſe trouva dans un grand embarras lors que Dom Artal qui devinoit ſa penſée, changea malicieuſement de diſcours, & parla de la grande naiſſance de la

Dame en des termes qui auroient ſenſiblement flatté ſa vanité, ſi elle euſt eſté moins occupée de ſon amour. Elle tâchoit toûjours à revenir à leur premiere converſation, & Dom Artal l'évitoit avec ſoin, lui exagerant les belles actions d'un de ſes Anceſtres, qui avoit beaucoup contribué à chaſſer les Maures de Grenade. Mais il n'étoit pas queſtion de guerre, elle demandoit un langage moins belliqueux & plus tendre. La Princeſſe eſtant ſurvenuë dans ce moment, Dom Artal ſortit peu de tems aprés, & la veuve demeura fort mal édifiée de ſon peu de hardieſſe. La Princeſſe qui s'aperçut de ſa diſtraction, crût qu'elle lui feroit plaiſir de la laiſſer réver à ſon Amant imaginaire, & retourna dans ſon Appartement; où Chriſtine lui aprit le détail de la Scene qui s'eſtoit paſſée : ce qui leur donna occaſion de faire pluſieurs beaux raiſonnemens ſur l'aplication que la pluſpart des femmes ont, & par-

ticulierement les Prudes, à sauver les apparences, ne faisant pas grand cas de l'essentiel, pourveu qu'elles puissent imposer au public, & passer pour des Personnes d'une severe vertu : au lieu qu'une femme du monde, qui d'ordinaire ne compte pour rien de petites libertez, n'est pas en seureté contre les attaques de la medisance, avec un grand fonds de vertu, pendant que les autres joüissent en particulier de leurs amours & triomphent en public des aplaudissemens que leur fausse retenuë leur attire. En verité, dit alors la Princesse, les Personnes de nostre Sexe sont bien mal-heureuses : car enfin ce n'est pas assez d'estre satisfaite de sa propre conscience, il faut encore satisfaire au monde, qui est toûjours disposé à croire tout ce qui fait contre nous. Il est certain, repliqua Christine, que le monde n'a pas toûjours tort, puis qu'il se trouve des femmes de tous les caracteres qui s'attirent par leur mau-

vaiſe conduite les médiſances du public, & que ſouvent elles les ont bien meritées. Mais il faut convenir auſſi que l'exemple d'une ſeule femme qui ſera coupable, donne occaſion d'en condamner cent qui ſont innocentes. Leurs moralitez finirent là, du moins je n'en ay pas ſceu davantage.

Quoi que les Eſpagnols ayent encore en horreur la memoire des Maures & des Sarrazins, que les Roys Ferdinand & Iſabelle chaſſerent de Grenade, Murcie & Leon, ils n'ont pas laiſſé de conſever pluſieurs de leurs manieres, & particulierement leurs galanteries, leurs combats de Taureaux, & leurs courſes à cheval en ſe jettant des canes : & comme la Cour d'Eſpagne ſa plait à cette ſorte de divertiſſemens, parce que les Opera ne ſont pas encore venus à leur connoiſſance, & que la pluſpart de leurs Comedies ſont fort ennuyeuſes, on fit en ce temps là à Madrid une grande réjoüiſſance, non pas pour

la prise de quelque ville, mais pour celebrer le jour de la naissance de leur jeune Monarque. La Princesse y fut priée; il est aisé à juger qu'elle y mena Christine. Je ne ferai point icy la description de cette sorte de festes, qui sont quelquefois funestes à plusieurs particuliers, lesquels font consister leur valeur à irriter un Taureau, en lui jettant des dards, & en se retirant ensuite avec beaucoup d'adresse & fort vite, quoy qu'il arrive souvent que le Taureau les attrape & se joüe de ces braves, qu'il jette en l'air & les perce de ses cornes, dont ils meurent quelquefois, ou tout au moins ils en demeurent estropiez toute leur vie. Je pardonnerois cette fole temerité à des miserables qui y sont attirez par une ancienne coûtume, & par les acclamations de la populace: mais on ne sçauroit trop blâmer la valeur infructueuse des jeunes Espagnols de la premiere Qualité, qui hazardent leur vie si mal à propos, en com-

batent contre ces beſtes irritées, J'en ay veu qui eſtoient montez ſur un beau cheval, une lance à la main, au milieu d'une place, & attendoient en cet état le Taureau que d'autres gens irritoient en le piquant : & quoi que cet animal vint à eux avec une ferocité capable d'étonner les plus hardis, ils l'attaquoient fierement & le perçoient de leur lance avec tant d'adreſſe, que la lance demeuroit quelquefois embarraſſée au travers du corps du Taureau. Mais j'en ay veu auſſi que le Taureau deſarçonnoit avec beaucoup de peril pour le Cavalier, ce qui donnoit de terribles allarmes dans les balcons des Dames. La feſte où la Princeſſe & Chriſtine ſe trouverent, ſe paſſa à peu prés comme toutes les autres, où l'on applaudit à l'heureuſe temerité de ceux qui reuſſiſſét, & où l'on plaint le tragique ſuccez de la hardieſſe des autres. Le lendemain de ces feſtes ſanglantes les Cavaliers font des courſes à cheval, &

se dardent en courant de longues canes, voici en deux mots comme cela se fait. Ils paroissent à la barriere avec un casque & des armes fort legeres, je crois même qu'elles sont de fer blanc, ils portent d'ordinaire quelque devise galante ou du moins quelques paroles écrites sur leur escu, & quantité de rubans de la couleur qui plait davantage à leurs Maîtresses. Christine avoit déja veu de semblables courses: & comme elle avoit fait dans les armées des exercices plus violens, celui-ci ne lui paroissoit pas bien difficile, puis qu'il ne s'agissoit que de piquer un cheval & de darder une cane à propos. Elle témoigna à la Princesse qu'elle seroit bien aise de courre une carriere, & de demander une devise à la veuve, afin de lui mieux persuader sa passion. La Princesse crut d'abord qu'elle disoit cela pour se divertir, mais nostre Heroïne l'ayant asseurée qu'elle s'en tireroit fort bien, la Princesse se chargea du soin de

l'équipage neceſſaire, & Chriſtine cependant ſous le nom & l'habit de Dom Artal de Cardonna, alla demander une deviſe à la veuve, lui faiſant connoître qu'il vouloit faire une courſe pour l'amour d'elle, puiſque les autres jeunes gens en faiſoient pour leurs Maiſtreſſes, qu'il la prioit ſeulement de lui donner une deviſe digne de ſon amour. Le Lecteur ſe prepare déja à voir quelqu'une de ces deviſes ſpirituelles, qui ſont ſi communes parmi les Eſpagnols; rien moins que cela. Une Prude ne ſe gouverne pas comme une autre femme: & autant qu'une Coquete eſt ravie qu'on ſçache qu'elle a des Adorateurs, la Prude au contraire met toute ſon application à le cacher. La veuve auſſi ne voulut point donner de deviſe à Dom Artal, & lui dit qu'elle n'eſtoit point de l'humeur de ces femmes, qui jugent de la paſſion de ceux qui les aiment, par la couleur de leurs rubans. Je ne m'en rapporte pas à

ces aparences qui ſouvent ſont trompeuſes, ajoûta-t'elle, il me faut donner des preuves plus ſolides de voſtre paſſion pour me la perſuader, (& c'eſtoit juſtement cela qu'il ne pouvoit pas lui donner.) Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous devriés vous tenir auprés de moi pendant qu'on fera la courſe des canes, il vous ſeroit bien plus aiſé de me donner des marques de voſtre amour dans ma chambre que dans les lieux publics, où cela ne ſert d'ordinaire qu'à donner occaſion de parler à ceux qui l'obſervent. Dom Artal l'aſſeura qu'il l'aimoit paſſionnément, & qu'il avoit crû lui en donner une grande marque en portant à la courſe ſes couleurs & ſa deviſe, étant preſt de faire tout ce qu'elle pourroit ſouhaiter pour le lui confirmer. Si voſtre amour eſtoit auſſi fort, & auſſi ſincere que vous voulez qu'on le croye, repondit la veuve, faudroit-il toûjours vous faire des avances, & ne

devineriez-vous pas du moins une partie de ce que l'on desire de vous. Dom Artal ne répondant point à un discours si aisé à entendre, la veuve eut tant de confusion d'avoir parlé si librement, & avec si peu de succez, qu'elle n'attendit point la réponse de son Amant, & se renferma dans son cabinet, de peur que ses larmes ne la trahissent. Aussi-tost qu'elle se trouva seule, elle laissa débonder un torrent de pleurs que son desespoir lui fit verser; elle se representoit qu'aprés avoir vécu plusieurs années retirée du grand monde, exempte des passions qui travaillent d'ordinaire les jeunes veuves (car elle se croyoit de ce nombre à quarante six ans) il falloit pour son malheur qu'elle se fust laissée toucher aux faux empressemens d'un jeune étourdi, qui peut-estre ne cherchoit qu'à se moquer d'elle. Un moment aprés elle consultoit son miroir, & se trouvant encore assez propre à donner de l'amour, elle attribuoit

attribuoit la trop sage retenuë de Dom Artal à sa grande jeunesse, & à son peu d'experience. Cette pensée lui faisoit tant de plaisir: & pour se flater elle y trouvoit tant de vrai-semblance, qu'elle ne doutoit plus que la timidité de son Amant ne vint du peu de commerce qu'il avoit eu dans le monde, estant nouvellement arrivé de Barcelone, où il n'avoit pas accoûtumé de voir des femmes d'une naissance si distinguée, sçachant d'ailleurs que les Provinciaux se forment des idées chymeriques des femmes de Qualité, & qu'ils se croient trop heureux de pouvoir les honnorer, sans oser porter leurs desirs plus loin. Pendant qu'elle se flatoit ainsi, Christine assez confuse de ce qu'elle venoit d'entendre, estoit repassée chez la Princesse, qu'elle trouva fort occupée à preparer les choses necessaires à Dom Artal pour la course du lendemain, ne doutant pas que la veuve ne lui eust donné une devise. Mais lors que Christine

l'eut informée de ſa réponſe, quoi que ſa modeſtie lui en fit ſupri-mer pluſieurs particularités, la Prin-ceſſe ne put s'empécher d'en rire, ſur tout aprés que Chriſtine lui eut avoüé, qu'elle n'oſeroit plus y retourner, de peur de s'expoſer à des emportemens qui faiſoient trop ſouffrir ſa pudeur ; tout ce que la Princeſſe avoit préparé fut inutile.

Le lendemain elles ſe trouverent à la courſe dans un balcon, aſſez prés de celui du Roi. Dés que les Cavaliers parurent, tout le mon-de s'attacha à remarquer leurs de-viſes. Le Comte de Talara ayant paſſé ſous le balcon des Dames, oſta ſon caſque & les ſalua profondé-ment ; il portoit ces paroles. *Quie-ro muſcho, y eſpero poco* ; cela ſigni-fie, Mon amour eſt grand, mais mon eſperance eſt petite. C'eſt à vous que cela s'adreſſe, dit la Prin-ceſſe à Chriſtine : ce qui l'ayant fait un peu rougir, le Roi qui l'obſerva eut la curioſité d'en de-

mander le sujet. La Princesse qui estoit bien aise d'avoir occasion de le divertir, lui apprit l'explication qu'elle donnoit aux paroles du Comte de Talara, & ajoûta que si Christine vouloit, elle fourniroit aussi bien une carriere qu'aucun de ces Cavaliers. Le Roy ayant témoigné qu'il n'en estoit pas persuadé, la Princesse conjura Christine de se servir de l'équipage qui estoit déja prêt dans sa maison, & de faire du moins une course. Le jeune Monarque marqua tant d'empressement à voir l'adresse de Christine, qu'il lui fut impossible de refuser aux volontez du Roi & aux prieres de la Princesse, ce qu'on exigeoit d'elle : & pour mieux tromper tout le monde, elle feignit dans ce moment qu'elle se portoit mal, & sortit sur ce prétexte. Elle songea d'abord à chercher des paroles qui eussent quelque raport à celles du Comte de Talara. Comme elle avoit extrêmement de l'esprit, elle fut moins

embaraſſée qu'une autre perſonne. Voici les paroles qu'elle fit écrire ſur ſon eſcu, *No ay que amar, y menos que eſperar de quien tiene Dueſio*; Il eſt inutile d'aimer, & encore plus d'eſperer quelque choſe d'une perſonne qui a engagé ſon cœur ailleurs. Chriſtine ayant diſpoſé toutes choſes autant que le peu de tems qu'elle avoit le lui put permettre, ſe preſenta fort hardiment à la Barriere, & demanda des canes : mais il lui arriva un inconvenient qu'elle n'avoit point prévu. L'ordre eſtoit que tous les Cavaliers qui ſe preſentoient pour courre, apriſſent leur nom, & ſe fiſſent connoitre de celui qui eſtoit prépoſé pour les écrire, afin d'éviter par là des deſordres qui étoient arrivés en pareille occaſion. Nôtre Heroïne n'ayant pas voulu ſubir cette loi, on refuſa de lui donner des canes. Le Roi qui avoit toûjours eu les yeux ſur elle, s'étant aperceu de l'embarras où elle eſtoit, fit dire par le Prince Dom

Juan qu'il dispensoit ce Cavalier de dire son nom, & de montrer son visage. On lui donna aussi-tost des canes ; mais le refus qu'il avoit fait de se conformer aux loix de la course, fit juger, qu'il estoit une personne extraordinaire, qui ne vouloit point estre connu : ce qui fut cause que tout le monde l'observa, chacun cherchant à deviner qui il pouvoit estre, ses paroles furent fort remarquées ; le Comte de Talara ayant veu qu'elles étoient opposées aux siennes, eut de l'impatience de courre contre cet Inconnu, qui manioit son cheval avec beaucoup d'adresse : mais il s'en falloit beaucoup qu'il dardât les canes avec autant de dexterité que les Espagnols, parce qu'ils s'y exercent fort jeunes. Ainsi nostre Heroïne qui s'abandonnoit avec trop de confiance à son courage, couroit grand risque d'estre desarçonnée, si le Prince Dom Juan prévoyant bien ce qui lui arriveroit, n'eust fait avertir secrettement le

Comte de Talara que cet Inconnu estoit Christine. Il est aisé de juger de l'effet que cette connoissance produisit sur l'amoureux Comte ; les paroles de l'Inconnu lui confirmoient l'avis du Prince. Il demeura quelque tems irresolu par la repugnance qu'il avoit de courre contre Christine, mais aprés y avoir un peu pensé, il se mit en état de la satisfaire, & courut. Le Comte, qui avoit déja fait plusieurs courses avec avantage contre les plus adroits, venant à rencontrer l'Inconnu feignit de s'embarrasser, lors qu'il fallut lui jetter sa cane, aulieu que Christine lui darda la sienne dans ce moment, dont le Comte parut si étourdy, qu'il se laissa tomber de son cheval. Les acclamations d'une populace injuste qui juge de toutes choses par une fausse aparence, & sans rien examiner, troublerent si fort Christine, qu'elle ne sceut si elle avoit vaincu ou si elle estoit vaincuë, jusqu'à ce qu'on lui apporta

une Roze de Dimans ; qui étoit le prix destiné au Vainqueur. Nôtre Heroïne satisfaite d'un si heureux succez se retira , ne voulant pas hazarder dans d'autres courses ce qui lui avoit si bien reüssi dans la premiere.

Le Comte de Talara qui estoit tombé rudement, avoit esté emporté chez lui pour y estre saigné. Cette chûte fit dire beaucoup de bien de l'Inconnu , parce que tout le monde estoit persuadé de la grande adresse du Comte. Tous les gens de la Cour envoyerent sçavoir de ses nouvelles. La Princesse apprit à Christine l'obligation qu'elle avoit à ce Cavalier qui estoit tombé à dessein , & par une galanterie digne d'un Courtisan Espagnol , elle lui conseilla d'envoyer du moins quelqu'un pour s'informer de l'état de sa santé. Christine y consentit avec assez de peine , le Comte ravi de ce compliment , répondit à la personne qu'elle y avoit envoyée : que sa

chûte ne l'incommoderoit pas long-tems ; mais qu'il avoit une bleſſure dont il apprehendoit de ne pas guerir ſi-toſt. Chriſtine fut fâchée de lui avoir donné lieu de lui faire cette réponſe, craignant que le Comte ne pretendiſt tirer quelque avantage de l'obligation qu'elle lui avoit : mais la Princeſſe lui mit l'eſprit en repos là deſſus, & lui conſeilla de profiter de la Roze de Diamans qu'elle avoit gagnée à la courſe, & de s'en faire un merite auprés de ſa veuve. Quelque reſolution qu'elle euſt fait de ne plus s'expoſer aux emportemens de cette femme, il falut ſe laiſſer aller à ce que la Princeſſe ſouhaita. Elle reprit ſon habit de Dom Artal, & entra dans l'appartement de la veuve qu'il trouva fort inquiete.

Sa qualité de Prude l'avoit empêchée de ſe trouver à la courſe : mais comme elle ſçavoit que Dom Artal devoit en eſtre, & qu'elle s'intereſſoit beaucoup à toutes les choſes où il avoit quelque part,

elle avoit envoyé un homme de confiance pour estre exactement informée de ce qui s'y passeroit. On lui aporta les noms de tous ceux qui s'estoient fait écrire, sans qu'elle y trouvast celui qui lui donnoit la curiosité de lire tous les autres : ce qui la toucha sensiblement, parce qu'une femme aime toûjours la gloire de son Amant. On lui apprit neanmoins qu'il y avoit paru un Inconnu qui avoit refusé de dire son nom, & que le Roi pour éviter le desordre l'avoit dispensé de cette formalité; que cet Inconnu avoit desarçonné le fameux Comte de Talara, & qu'il s'estoit ensuite retiré avec une Roze de Diamans d'une grande valeur. L'amour de la veuve lui faisoit souhaiter que ce brave Inconnu fust Dom Artal : un moment aprés il lui sembloit qu'il y avoit peu d'aparence qu'un jeune homme si novice en amour, fust assez adroit pour vaincre tant de braves Cavaliers si experimentez en toutes

meriter vostre estime. La veuve fort surprise d'un present si glorieux & si peu attendu, le receut avec plaisir, & fut bien aise que cela lui donnât occasion de presenter à son Amant un cordon de Diamans d'un prix considerable, le priant de le garder comme un gage de son amour. Dom Artal n'osa s'en défendre, de peur de l'irriter par son refus : mais s'étant apperceu qu'elle commençoit à lui tenir des discours fort passionnez, il feignit qu'il avoit une affaire qui ne pouvoit estre differée, & se retira aprés s'estre engagé à revenir le lendemain à une heure que la veuve lui marqua. Christine ayant montré ce cordon de Diamans à la Princesse, qui se connoissoit parfaitement en Pierreries, fut effrayée d'aprendre qu'il valoit quinze mil escus. Cette excessive liberalité leur confirmant la violence de sa passion, Christine en eut pitié, & declara à la Princesse qu'elle vouloit la desabuser. La Princesse en

ayant eu long-tems du divertissement, trouva que la veuve estoit assez punie : & ne dit rien à Christine pour la detourner de cette resolution. Le lendemain à l'heure que la veuve lui avoit marquée, Christine lui renvoya son cordon de Diamans, & lui écrivit la Lettre qui suit :

Il est tems de vous desabuser, Madame vous n'aimez, en Dom Artal, que l'aparence d'un homme, je ne suis qu'une fille, cependant comme je suis de bonne foy, je ne veux pas profiter de vos liberalitez, puis que je ne puis répondre à vostre amour. N'apprehendez jamais rien de moi, je connois nostre sexe, je sçai qu'il y a du merite à resister, mais je compatis beaucoup à celles qui n'ont pas la force de le faire. Soyez de vostre costé plus indulgente à l'avenir, & ne craignez rien de ma discretion.

La veuve qui s'estoit preparée

à recevoir Dom Artal, n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit relever les foibles apas d'une femme de ſon âge. Elle tiroit un bon augure du preſent que Dom Artal lui avoit fait le jour précedent, & ſon amour lui faiſoit tout eſperer de l'aſſignation qu'il avoit priſe. Elle goûtoit par avance cent plaiſirs imaginaires, & il lui tardoit déja de voir arriver ſon Amant, lors qu'elle receut ſa lettre. Le cordon de Diamans l'allarma d'abord: mais elle eut beſoin de toutes ſes forces pour s'empêcher de s'évanoüir en liſant les deux premieres lignes. Sa ſurpriſe fut ſi grande qu'il lui vint dans la tête qu'elle n'étoit peut-eſtre pas bien reveillée. Ayant achevé de lire la lettre, & repaſſant dans ſon eſprit la beauté de ſon faux Amant, & toutes les circonſtances de ce fatal amour, elle ne douta plus que cette perſonne ne lui parlât ſincerement. Elle fut touchée de ce que cette fille lui renvoyoit ſi gene-

reuſement ſon cordon de Diamans, & comme la pluſpart des perſonnes d'une grande naiſſance ont une grandeur d'ame, que les gens ordinaires ne connoiſſent point, la veuve ſoit par un mouvement de generoſité, ſoit qu'elle aimaſt encore en Chriſtine la figure de Dom Artal, lui renvoya ſes Diamans, & lui fit la réponſe qui ſuit :

QVelque reproche que vous ayez merité en me trompant, il n'eſt impoſſible de hayr dans une fille, ce que j'ay aimé dans le faux Dom Artal. Contentez vous de l'avantage que vous avez ſur moy, & reprenez le preſent que je vous ay fait, le voſtre me ſera toûjours cher, je connoîtrai ſi vous le voulez, & je n'aurai aucune repugnance à eſtre de vos amies : ma foibleſſe va meſme ſi loin, que je ne ſçaurois me défier d'une perſonne que j'ay aimée.

Chriſtine ayant receu cette let-

tre, la porta d'abord à la Princeſſe, & lui témoigna qu'elle eſtoit fort embarraſſée de ce cordon de Diamans, & qu'elle faiſoit ſcrupule de garder un preſent ſi conſiderable, mais aprés que la Princeſſe eut leu la lettre, elle lui conſeilla de garder les Diamans, & de n'y plus penſer. Elle l'empeſcha même de ſe faire connoître à la veuve, comme Chriſtine en avoit envie, ſçachant bien qu'elle lui ſçauroit mauvais gré d'avoir penetré ſes ſentimens.

On receut en ce temps-là des nouvelles de la priſe de S. Guilain par les François, ce qui allarma extrêmement la Cour d'Eſpagne, qui avoit cru que la rigueur de la ſaiſon, (c'eſtoit le mois de Decembre) empeſcheroit ou du moins retarderoit la conqueſte de cette place. Les Eſpagnols tournerent toute leur rage contre des miſerables François qui ſont habitués en Eſpagne, ſans épargner meſme ceux qui eſtoient naturaliſez depuis

trente ans. Ils s'emparerent de leurs biens, ils bannirent leurs perſonnes, & exercerent ſur eux toute ſorte de violences : ce qui n'eſt pas nouveau en ce Pays-là, car chaque fois que les François prennent une ville, brûlent un vaiſſeau, ou gagnent une bataille, les Eſpagnols ſaiſiſſent tous les biens des Marchands François qui ſe trouvent dans leurs villes. Jugez à combien d'inſultes ces malheureux ſont expoſez ſous le Regne de Loüis le Gramd : tout cela ſe termine d'ordinaire par quelque groſſe taxe qu'ils leur font payer ſur le champ, & les laiſſent aprés paiſibles pour quelque tems : mais la perſecution recommence dés qu'ils font une perte nouvelle : ce qui arrive ſi ſouvent, que la pluſpart ont eſté obligez de ſe retirer. Un Marchand de Bearn qui eſtoit connu de Chriſtine, & à qui elle avoit de l'obligation, ſe trouva envelopé dans l'orage qui s'éleva contre les François à la priſe de ſaint Guilain.

Christine le protegea publiquement, & parla à Dom Iuan d'Autriche en sa faveur, luy representant l'injustice que l'on faisoit à ces pauvres gens qui s'établissent sur la foy des Lettres de naturalitez, & qui par leur travail, & par leur industrie supléent à la feneantise naturelle des Espagnols, en leur fournissant mille commoditez qu'ils ne connoîtroient point sans eux. Le Prince à la priere de Christine fit rendre à ce Marchand tout ce qu'on lui avoit pris, & promit mesme de faire traiter favorablement tous les autres. Cet heureux succez attira plusieurs applaudissemẽs à nôtre Heroïne, mais la haine que les peuples d'Espagne ont pour tous les Etrangers, fit qu'ils attribuerent la grace que Christine venoit d'obtenir, à des principes surnaturels, ce qui donna occasion à reveiller le bruit ridicule qui avoit deja couru, qu'elle estoit Sorciere, & que par son Art elle venoit à bout de tout ce qu'elle entreprenoit. Aprés les

choſes qu'on avoit publiées de Chriſtine, il n'eſt pas extraordinaire qu'un peuple groſſier ait donné creance à de pareils bruits. Les gens de la Cour s'en mocquerent, & la Princeſſe s'en divertit pluſieurs fois avec Chriſtine.

Cependant ſes ennemis ſongerent à profiter de cette diſpoſition, la Marquiſe d'Oſſeyra & la Comteſſe de Benavidez n'avoient plus oſé parler contre elle, depuis que la Princeſſe l'avoit priſe ſous ſa protection : mais la grace que Dom Juan venoit de lui accorder, réveilla la haine de l'une, & la jalouſie de l'autre, par la crainte qu'elles eurent que la Cour ne conſentiſt enfin à ſon Mariage avec le Marquis d'Oſſeyra : ce qui les fit reſoudre à mettre tout en uſage pour fomenter l'opinion qu'on avoit déja de ce pretendu ſortilege. Et comme elles avoient appris que Chriſtine eſtoit ce Cavalier inconnu, qui avoit renverſé le Comte de Talara preſque ſans le toucher,

elles prirent soin de publier cette circonstance, & beaucoup d'autres, afin de confirmer tout le monde dans l'erreur. Elles agirent avec tant d'artifices, & furent si bien servies par leurs Emissaires, qu'il se trouva plusieurs personnes de bon esprit qui ajoûterent foy à cette extravagance, trompées par tant de circonstances vray semblables. Elles n'en demeurerent pas là ; car couvrant leur haïne d'un faux zele de Religion, elles donnerent plusieurs Memoires à l'Inquisition contre la pauvre Christine.

Il faut sçavoir que l'Inquisition est un Tribunal si formidable, qu'il n'y a personne qui ne tremble au seul nom d'un Inquisiteur, & particulierement en Espagne, où les severes punitions qu'on y a faites en divers temps des Juifs, des Maures, & de plusieurs autres Heretiques qui s'y estoient glissez, lui ont donné de la reputation. Les plus sages en parlent avec respect ; les libertins ne la nomment jamais,

& tout le monde a de la veneration pour tout ce qui a rapport à ce Tribunal. Dés qu'un homme eſt dans les cachots de l'Inquiſition, il n'y a point de Courtiſan aſſez hardy pour ſoliciter en ſa faveur, de peur de ſe rendre complice d'un crime auſſi delicat, comme le ſont d'ordinaire ceux qui ſont contre la Religion. L'autorité du Roy n'y peut rien, & l'on n'a point d'exemple que les Rois Catholiques ſe ſoient jamais mêlé d'une affaire où l'Inquiſition a eu quelque part.

La terreur que le public en a eſt ſi grande, que dans le temps que j'eſtois en Eſpagne, où j'ay fait quelque ſejour, l'on m'aſſeura que les Inquiſiteurs eſtant aſſemblez une apreſdinée, ils eſtoient à des feneſtres qui avoient la veuë ſur le jardin d'un Riche Bourgeois, où il y avoit un poirier chargé d'un fruit admirable. Il prit envie à quelqu'un de ces Meſſieurs de ſe rafraîchir en mangeant de ces belles poires ; il envoya un homme

pour en demander, mais le Jardinier ayant refusé d'en donner, il dépêcha un familier (c'est un Huissier de l'inquisition,) pour dire au Maitre de ce jardin qu'il vint lui parler. Ce pauvre homme eut tant de frayeur en recevant cet ordre, qu'à peine eut-il la force d'arriver devant l'Inquisiteur. Il le rasseura en lui aprenant qu'il ne vouloit qu'un plat de poires de son jardin : le Bourgeois promit de le lui envoyer, & se retira fort content d'en estre quitte à si bon marché. Aussi-tost qu'il fut de retour chez lui, il fit porter toutes les poires à l'Inquisition, & se ressouvenant de la grande peur qu'il avoit euë, il coupa le poirier, pour n'estre pas exposé une autre fois à de pareilles aprehensions.

Mais revenons à Christine. Aprés que les Inquisiteurs eurent receu les Memoires dont j'ai parlé, ils firent arrester Christine, & ce qu'il y eut de plus fâcheux, ils la laisserent en prison plus de quinze

jours ſans l'interroger, encore lui firent-ils grace en faveur de ſon ſexe, car d'ordinaire on laiſſe les priſonniers ſix mois, & un an avant que de leur rien demander. Cependant la Princeſſe ne laiſſa pas de s'employer ſecretement pour elle, quoi que pluſieurs perſonnes l'euſſent avertie de ne le point faire. Mais ſes ſoins furent inutiles, & elle ne pût jamais découvrir les chefs de l'accuſation. Noſtre Heroïne qui avoit pour la Religion les ſentimens qu'elle devoit en avoir, & qui ne ſe reprochoit rien là-deſſus, ne laiſſoit pas d'eſtre dans de grandes inquietudes par l'éclat qu'elle ſçavoit bien que cette affaire cauſeroit, ne doutant point que le Marquis d'Oſſeyra n'en euſt avis, & que ce malheur avec tant d'autres qui lui eſtoient déja arrivez, ne lui donnât quelque averſion pour elle, eſtant perſuadée qu'il ne ſuffit pas d'eſtre innocente, & que c'eſt aſſez d'eſtre malheureuſe, pour s'attirer le mépris d'un homme de

Qualité. Dans le tems qu'elle faisoit ces reflexions, qui l'affligeoient bien plus que sa prison, son affaire prenoit un fort mauvais train. La veuve de qui j'ay parlé ayant oüi dire que Christine estoit cet Inconnu, qui aprés avoir eu de l'avantage sur le Comte de Talara avoit remporté le prix, ne douta point qu'elle ne fût Sorciere, comme tout le monde le disoit : & repassant dans son esprit tout ce qui lui estoit arrivé avec le faux Dom Artal, elle eut horreur du peril où elle s'estoit exposée avec une personne, qui par l'assistance des Demons prenoit telle forme qu'il lui plaisoit. Elle fut même sur le point de se plaindre à la Princesse, de ce qu'elle avoit retiré cette Sorciere auprés d'elle : (car elle ne la traitoit plus autrement.) Mais la honte qu'elle eut de publier sa foiblesse l'en empêcha, faisant neanmoins scrupule de cacher à l'Inquisition une circonstance si agravante contre la criminelle. La veuve alla

trouver le premier Inquiſiteur, & lui dit qu'elle craindroit d'avoir la conſcience chargée, ſi elle ne l'informoit de ce qui lui eſtoit arrivé avec cette priſonniere, qui lui avoit aparu pluſieurs fois ſous la figure d'un jeune Gentilhomme Catalan, nommé Dom Artal de Cardonna: mais elle évita avec ſoin de lui parler des autres particularitez de cette intrigue, aimant bien mieux perdre ſon cordon de Diamans que de le demander, en publiant qu'elle lui avoit fait ce preſent comme une marque de ſon amour. Le premier Inquiſiteur aïant égard à la qualité de la veuve, la diſpenſa de pluſieurs formalitez, & ſe contenta de lui faire ſigner ſa dépoſition, qui fut une piece des plus eſſentielles du procez. Il n'eſt pas croyable combien cette affaire fit du bruit par toute l'Eſpagne, où l'on avoit toûjours eu peine à croire qu'une fille puſt faire naturellement & ſans magie, des actions ſi extraordinaires, & ſi fort au deſſus

de

de son sexe. L'on en parloit par tout, & l'on attendoit à tout moment un Arrest solemnel digne des grands Hommes qui composent l'Inquisition. Déja le peuple marquoit le jour destiné pour son supplice, je ne sçai pas même s'il n'y eut point de fenestres loüées pour voir cette remarquable execution. Il se trouva des Espagnols qui cherchant quelque pretexte pour colorer les pertes qu'ils ont faites aux Pays bas, dirent publiquement qu'il ne falloit plus s'en étonner, puis qu'elle avoit charmé tous leurs Generaux. La Princesse aprenoit avec surprise tous les contes ridicules qu'on publioit chaque jour de la malheureuse Christine: tout ce qu'elle disoit pour la justifier dans le monde avoit un effet contraire, & l'on interpretoit mal tous les bons offices qu'elle lui rendoit: ce qui l'obligea enfin, à ne s'en plus méler, estant asseurée de son innocence. La Cour se trouva dans un grand embarras, la plus-

part des Courtisans ne sçachant ce qu'ils en devoient penser. Les plus éclairez attendoient la decision des Inquisiteurs, pour regler leurs sentimens par ceux de ce fameux Tribunal. Enfin on l'interrogea, mais sans rien aprofondir pour la premiere fois, parce que tout se passa en formalitez. Les Inquisiteurs furent surpris de son asseurance, & du peu de crainte qui paroissoit sur son visage, ce qui fit croire à ces venerables Juges, ou qu'elle faisoit un grand fonds sur son Art, ou bien qu'elle estoit innocente. Deux jours aprés on l'interrogea de nouveau, & on lui demanda d'abord de quels charmes elle s'estoit servie pour prendre la forme de Dom-Artal de Cardona. Elle répondit qu'elle n'en avoit point employé d'autres, que ceux dont les gens d'esprit se servent pour amuser les sots. Elle leur aprit ensuite comme la grande severité ou hypocrisie de la veuve lui avoit fait naître le desir de la joüer, en la visitant

sous le nom de Dom Artal. La connoissance qu'elle avoit que cette Dame ne voyoit pas bien clair, l'ayant déterminé à se donner ce divertissement, pour la rendre à l'avenir plus indulgente. On lui demanda comment elle avoit pû renverser le Comte de Talara avec une cane fort legere ? Elle fit réponse, que le Comte avoit esté averti qu'elle devoit courre, & que sa chûte estoit plûtost l'effet d'une galanterie Espagnole, que celui de ses charmes. On voulut encore sçavoir ce qui l'avoit obligée à se travestir tant de fois ? Elle repondit, qu'ayant eu toute sa vie une forte inclination pour les armes, la mort de ses parens lui avoit facilité les moyens de suivre ce noble mêtier. Enfin, elle leur parla si modestement, & répondit avec tant de justesse à toutes leurs demandes, que tous les Inquisiteurs, qui sont des hommes choisis & consumez dans les affaires, demeurerent persuadez de son innocence. Mais ce

qu'il y eut de plus ſurprenant, c'eſt que l'Archevêque de Saragoça qui eſtoit du corps de l'Inquiſition & celui qui avoit eſté le plus prévenu contre Chriſtine, la reconnut pour la même fille qu'il avoit veuë autrefois dans le Couvent des Urſulines de Saragoça, & qui avoit donné occaſion aux reprimandes qu'il avoit faites aux Religieuſes, croïant qu'elle fût un garçon. Il en rendit témoignage aux autres Inquiſiteurs, & de ſon Juge ſevere il devint ſon protecteur & ſon Ami.

Quelque terreur qu'on ait en Eſpagne de l'Inquiſition, un homme qui aime eſt au deſſus de ces frayeurs. Le Comte de Talara qui eſtoit ſenſiblement affligé de la priſon de noſtre Heroïne, ayant apris de la Princeſſe qu'une des plus fortes raiſons dont les ennemis de Chriſtine ſe ſervoient pour la perdre, eſtoit l'avantage qu'elle avoit eu ſur lui le jour de la courſe, eut tant de regret en apprenant qu'on

faisoit un si mauvais usage de sa galanterie, qu'il se remit volontairement à l'Inquisition, & demanda qu'on lui fit son procez, declarant qu'il estoit complice des crimes de Christine. Les Inquisiteurs furent surpris de la facilité qu'il avoit eu à se remettre en prison, & le peuple ne manqua pas de dire que la Sorciere l'avoit contraint à le faire par son Art. Le Comte fut interrogé & sa reponse se trouva conforme à ce que Christine avoit deja dit. Les Inquisiteurs voulurent le renvoyer, mais il refusa de sortir qu'ils n'eussent mis en liberté nostre Heroïne ce qui fut fait le lendemain, au grand étonnement de tous les sots, & le Comte de Talara eut tant de chagrin d'avoir donné occasion aux persecutions qu'on avoit faites à Christine, qu'il n'osa jamais se presenter devant elle.

Il arriva à Christine ce qui est si ordinaire à la plûpart des gens qui ont eu de mechantes affaires, cha-

cun s'empreſſe à leur témoigner qu'il y prend beaucoup de part, aprés qu'ils n'ont plus rien à craindre. Toute la Cour lui fit compliment, le Roy meſme eut la bonté de lui dire qu'il avoit eu beaucoup de joye d'apprendre qu'elle s'eſtoit glorieuſement juſtifiée. La veuve craignant que Chriſtine ne ſe vangeaſt en publiant la forte paſſion qu'elle avoit eu pour le faux Dom Artal, rechercha ſon amitié & l'aſſeura qu'elle ne l'avoit denoncée que par une delicateſſe de conſcience. Chriſtine qui eſtoit extrêmement bonne lui pardonna, & elles vécurent depuis ce temps-la dans une parfaite intelligence.

Chriſtine eſtoit cependant dans de grandes inquietudes de n'avoir point de nouvelles du Marquis d'Oſſeyra ; tantoſt elle craignoit qu'il ne l'euſt oublié, un moment aprés elle rejettoit cette penſée comme injurieuſe à la fidelité de ſon Amant, enfin, elle demeuroit toûjours embarraſſée, lors qu'elle

cherchoit à expliquer son silence. La Princesse qui avoit toûjours de l'amitié pour elle, s'estant apperceuë qu'elle avoit beaucoup perdu de son enjoüement ordinaire, n'oublia rien pour la divertir, afin de la remettre dans sa premiere humeur. Elle lui apprit tous les contes impertinens que le peuple faisoit de son Art magique, & lui fit sur cela cent railleries spirituelles. Christine lui témoigna qu'elle n'en estoit pas surprise, parce qu'estant en prison, elle entendoit de sa chambre les entretiens des autres prisonniers, qui parloient quelquefois entr'eux des crimes horribles dont on l'accusoit. Puisque vous écoutiez leurs discours, il n'est pas possible, repliqua la Princesse, que vous ne sçachiez bien de leurs affaires; car un malheureux trouve d'ordinaire une espece de soulagement à conter ses disgraces, & les prisonniers ne manquent jamais à se faire part de leurs reciproques malheurs. Je vous avoüe, dit

Chriſtine, que j'ay écouté quelquefois leurs entretiens avec beaucoup d'atention : mais comme la pluſpart des priſonniers de l'Inquiſition ſont accuſez d'impiété ou de quelque autre crime qui a rapport à la Religion : ils ſe défient les uns des autres, & craignent toûjours que celui qui leur parle, ne ſoit un homme apoſté pour découvrir leurs veritables ſentimens. Je me ſouviens pourtant d'avoir oüy pluſieurs fois les plaintes d'un Soldat qui blâmoit extrêmement l'ingratitude de ſa Patrie, ſe plaignant qu'on le retenoit à l'Inquiſition pour des actions qui auroient mérité recompenſe dans un Etat bien policé.

Il ſe vantoit d'avoir rendu de grands ſervices au Roy en Flandres où s'eſtant apperceu que les Regimens de ſa Nation déperiſſoient tous les jours, il avoit épouſé une femme à Condé, de laquelle il avoit eu deux garçons : mais la place ayant eſte priſe par le Roy Tres-

Chrestien, il avoit esté fait prisonnier de guerre, & n'avoit jamais sceu ce que sa femme estoit devenuë. Ayant esté échangé quelque tems aprés, il estoit entré à Aire en garnison, où il avoit épousé une autre femme. La place ayant encore esté prise par les François, il avoit esté conduit à Cambray, où il n'apprehendoit plus la mesme destinée; il s'y estoit marié à une autre femme, qui commençoit à le réjoüir par sa fecondité, lors que la place avoit encore esté prise par le Roy de France en personne. Qu'enfin rebuté de la guerre, & craignant que sa personne ne fust fatale aux Places où il entroit, il avoit laissé plusieurs enfans en Flandres, qui seroient autant de Soldats pour le Roy, & estoit retourné à Madrid. Il ajoûtoit qu'il avoit passé par la France en se retirant, & qu'il avoit remarqué que ce Royaume est si peuplé, & que les villages y sont si prés les uns des autres, qu'il avoit cru faire deux cens

lieuës ſans ſortir de la même ville. Ce qui lui avoit paru fort extraordinaire, ayant accoûtumé de faire quelquefois ving cinq & trente lieuës en Eſpagne ſans trouver d'autre maiſon qu'une Venta, (c'eſt une maniere d'Hoſtellerie :) & conſiderant que le malheur d'Eſpagne venoit de ce qu'elle eſt ſi deſerte, il avoit voulu contribuer de ſon coſté à reparer cela, en ſe mariant de nouveau. Mais deux des femmes qu'il avoit laiſſées en Flandres, eſtoient paſſées en ſon pays, & l'avoient trouvé dans ſon ménage avec la nouvelle épouſe : ce qui les avoit tellement irritées, qu'elles s'en eſtoient plaintes à la Juſtice, & l'avoient accuſé de pluſieurs autres impietez : l'Inquiſition s'en eſtoit formaliſée, & qu'ainſi on le retenoit priſonnier, quoy qu'il n'euſt jamais eu d'autre but que le ſervice du Roy & la gloire de ſa Patrie. La Princeſſe ne put s'empeſcher de rire du recit de Chriſtine qui lui marquoit ſi bien le caractere de la

Nation, car il n'y a rien de si fier qu'un Soldat qui a servi en Flandres, lors qu'il est de retour en Espagne, il croit qu'il a luy seul conservé l'Estat, & qu'il peut impunément s'abandonner à ses desirs.

Aussi-tost que nostre Heroïne se trouvoit seule, elle retomboit dans ses premiers chagrins, il sembloit même, qu'elle eust un secret pressentiment de ce qui se passoit en Flandres contre ses interests.

Le Marquis d'Osseyra n'avoit jamais sceu que sa Maistresse fût passée en Espagne, il croyoit qu'elle estoit encore dans le Couvent de Mons, par les soins que la Duchesse d'Arschot prenoit de le tenir dans cette erreur, en lui écrivant souvent, sous pretexte de lui mander des nouvelles de Christine. Elle lui recommandoit toûjours de ne rien precipiter, parce qu'il seroit infailliblement heureux avec un peu de patience. Cependant cette Duchesse avoit d'autres veuës; l'a-

tachement de ſa Maiſon aux Eſpagnols, & les avantages particuliers qu'elle en eſperoit dans un tems où leur parti eſtoit fort ébranlé, l'avoient determinée à marier ſa niece à un Cavalier de leur Nation. Cette niece n'avoit point encore paru dans le monde ; elle eſtoit élevée dans un Couvent, & on ſçavoit ſeulement qu'elle eſtoit tres-belle, & qu'elle avoit des biens conſiderables. La qualité & le merite du Marquis d'Oſſeyra avoient engagé la Ducheſſe à jetter les yeux ſur lui pour ce mariage, elle vouloit auparavant le guerir de ſa paſſion pour Chriſtine, perſuadée que la beauté, la naiſſance & les grands biens de ſa niece ſuffiroient pour en venir à bout, dés qu'elle commenceroit à ſe montrer à la Cour. Mais ayant remarqué dans les lettres du Marquis, qu'il avoit toûjours les mêmes ſentimens pour Chriſtine, elle deſeſperoit de réüſſir : & differoit d'envoyer ſa niece à Bruxelles, dans la crainte que ſes

charmes ne fissent sur quelque autre moins occupé, l'effet qu'elle en attendoit sur le Marquis seulement Saint Guilain fut pris en ce tems-là par les François, la situation de cette place faisant juger à la Duchesse que Mons pourroit avoir la même destinée au commencement du Printemps, elle apprehenda que cela ne rompist toutes ses mesures, & qu'elle n'atendît trop tard à executer son dessein. Ce qui la fit resoudre d'aller à Bruxelles pour y confier sa resolution à la Duchesse de Villa Hermosa, qui lui sceut tres-bon gré du zele qu'elle temoignoit pour les Espagnols. Elles proposerent divers moyens pour s'asseurer du succez de ce mariage, mais les trouvans tous incertains ou trop longs, elles se separerent sans rien resoudre. Le Marquis d'Osseyta voyoit assiduëment la Duchesse d'Arschot: qui voulant un jour penetrer dans ses sentimens, lui dit aprés plusieurs detours, qu'elle l'avertissoit comme

ſon Amie, que Chriſtine lui avoit fait confidente du deſſein où elle eſtoit d'eſtre Religieuſe, ajoûtant que ſi cela arrivoit, il ſe trouveroit d'autres filles qui pourroient le conſoler de ſa perte. Le Marquis ſans faire reflexion à ce diſcours, fut fort allarmé de la reſolution de Chriſtine, & pria la Ducheſſe de l'empêcher de tout ſon pouvoir : ce qu'elle lui promit. Ayant enſuite rendu compte de cette converſation à la Ducheſſe de Villa-Hermoſa, elles ſe trouverent également embarraſſées à prendre leur parti. Enfin, aprés diverſes irreſolutions comme le temps preſſoit, & qu'on commençoit déja à parler du départ de Loüis LE GRAND, elles concerterent que la Ducheſſe conſeilleroit au Marquis d'enlever ſa Maîtreſſe & de l'épouſer à la ſortie du Couvent : ce qui ne leur parut pas difficile à executer, parce que le Marquis ayant beaucoup de confiance en la Ducheſſe, elle pourroit aiſement le tromper, en

supposant sa niece à la place de Christine. La Duchesse d'Arschot y eut d'abord de la repugnance : trouvant qu'il estoit indigne d'une personne de sa Qualité de se servir d'aucun artifice pour obliger un Espagnol à épouser sa niece : mais elle rejetta toutes ces considerations, gagnée par les flateries de la Duchesse de Villa-Hermosa, & emportée par sa propre ambition, se fiant de tromper aisément le Marquis par son adresse, & persuadée que la beauté de sa niece & le respect deu à sa naissance l'empêcheroient d'éclater & de se plaindre d'une tromperie qui lui seroit si avantageuse. Peu de tems aprés ce beau projet, le Marquis entra chez la Duchesse d'Arschot ; aprés les premieres civilitez elle lui declara qu'on lui mandoit de Mons que Christine se fortifioit tous les jours dans la resolution où elle estoit déja, de prendre l'habit de Religieuse, & qu'elle ne lui répondoit pas, que cela n'arrivast au-

premier jour. Le Marquis lui fit connoiſtre qu'il ne s'en conſoleroit jamais, la conjurant de ne point l'abandonner : & de ſe ſervir du pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de Chriſtine pour la détourner de cette reſolution. A quoy ſervira cela, luy dit la Ducheſſe, vous devriez vous deſabuſer, car enfin, quelle apparence y a-t'il que le Roy, ny vos Parens ſouffrent que vous épouſiez jamais une Etrangere, ſans bien, d'une naiſſance mediocre, & qui toute vertueuſe que je la crois, a donné occaſion à tant de differens jugemens. Croyez-moy, ne vous oppoſez pas au deſſein qu'elle a d'eſtre Religieuſe, il vous ſera plus glorieux que vous ne penſez, & cette action ſeule juſtifiera toutes les autres de ſa vie. Le Marquis lui avoüa qu'il goûtoit toutes ces raiſons, mais que ſon amour eſtoit trop violent pour lui permettre de s'y arreſter un moment, qu'il vouloit ſe rendre heureux pour luy ſeul, ſans ſe mettre

en peine de ce qu'en penseroient les autres, n'estant pas du sentiment de ceux qui croyent que le bonheur d'un homme dépend de l'opinion qu'on en a. Puisque vous estes dans ces sentimens, interrompit la Duchesse, je veux vous montrer que je suis veritablement vostre Amie, en vous rendant un service plus considerable que vous n'auriez jamais osé l'esperer, qui fera le bon-heur de vos jours. Le Marquis l'asseura qu'il auroit une reconnoissance éternelle de ses bontez, & lui promit de s'abandonner à tout ce qu'elle lui conseilleroit. Il faut, reprit la Duchesse, que vous l'enleviez du Convent, je me charge de la disposer à y consentir, car l'envie d'estre Religieuse ne lui vient que de la crainte où elle est, que vous ne l'ayez oubliée; & comme toutes les femmes sont fort sensibles aux mépris, elle est bien aise d'amuser le public en feignant qu'elle veut passer sa vie dans un Cloistre, pour mettre par là sa

gloire à couvert, s'il arrivoit que vous ne l'aimassiez plus, & afin que vous ne soyez plus exposé aux caprices de la fortune, ny aux violences du Duc de Villa-Hermosa, mon Aumônier vous mariera dans ma Chappelle, aussi-tost que vous l'aurez enlevée. Le Marquis transporté de joye d'entendre un projet qui flattoit si agreablement sa passion, & qui lui paroissoit si conforme à ses desirs, se jetta aux pieds de la Duchesse sans avoir eu la force de lui repondre : mais son eloquence muette expliquoit assez ses sentimens. Ils concerterent tout ce qu'ils avoient à faire, & la Duchesse s'en alla le lẽdemain à Mons pour y disposer toutes choses.

Elle declara à sa niece qu'elle lui avoit choisi un Epoux de qui elle auroit sujet d'estre satisfaite : mais qu'il y avoit des raisons invincibles qui l'obligeoient à souffrir qu'on l'enlevâst du Couvent, & qu'elle fût mariée sans ceremonies, ajoûtant que cette proposition ne

devoit pas l'étonner, parce qu'elle l'asseuroit que cela se faisoit pour son avantage. Cette jeune fille qui avoit toûjours esté élevée dans de grands respects pour la Duchesse, lui promit de suivre ses volontez avec soumission. Aprés que la Duchesse se fut asseurée de sa niece, & de toutes les autres personnes dont elle avoit besoin, elle écrivit au Marquis d'Osseyra, pour luy faire sçavoir que tout estoit prés, qu'il n'avoit qu'à se rendre la nuit suivante à Mons, avec deux Domestiques de confiance, & qu'il pourroit entrer secretement dans sa maison, où elle lui diroit la maniere dont il falloit se conduire dans cette affaire. Le Marquis qui attendoit avec impatience des nouvelles de la Duchesse, ne manqua pas de partir à l'heure qu'elle lui avoit marquée. Il arriva à Mons, & entra chez la Duchesse, comme ils en estoient convenus. Vous voyez, lui dit-elle à quoi je m'expose pour vous : mais afin qu'on

ne puiſſe pas m'imputer cette affaire, j'ay ſongé qu'il eſt à propos que vous écriviez au Duc de Villa-Hermoſa, pour lui apprendre vôtre mariage, & que vous le priez, puis que c'eſt une affaire finie d'en écrire en Eſpagne & de vous y rendre de bons offices, afin de le faire agréer à la Cour. J'auray ſoin de lui faire tenir voſtre lettre, & de lui mander en même temps que je n'ay point de part à ce que vous aurez fait. Le Marquis conſentit à tout ce que la Ducheſſe deſira. Il avoit l'eſprit ſi occupé de ſon amour, qu'il ne ſeroit jamais venu à bout de faire la lettre ſans le ſecours de la Ducheſſe, qui lui fit écrire ce qu'elle voulut ſans jamais nommer Chriſtine, parce que la Ducheſſe prétendoit ſe ſervir de cette lettre pour ſe juſtifier dans le monde, & affectoit de faire enlever ſa niece par le Marquis, afin d'eſtre en état de le contraindre à l'épouſer, ſi par quelque malheur impreveu la choſe manquoit à réuſſir.

Ayant ainsi disposé les choses, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à relever la beauté de sa niece, & comme il n'est pas difficile de réussir dans les ajustemens d'une jeune personne fort aimable, l'ayant visitée quelque tems avant la nuit, pour lui donner des nouvelles instructions, elle demeura tres-satisfaite de ses charmes. Elle lui ordonna de se trouver à la porte du jardin du Couvent avec une Demoiselle qui estoit du secret, & de suivre le Cavalier, qui les iroit chercher à une heure qu'elle lui marqua. Elle lui recommanda sur toutes choses de ne point parler, de se couvrir d'un grand voile, & de ne pas montrer son visage, que le Prestre n'eust achevé la ceremonie, lui faisant entendre que la pudeur & la bienseance exigeoient cette modeste retenuë. La Duchesse estant retournée dans sa maison, aprit au Marquis, que tout estoit disposé de la maniere qu'il pouvoit le souhaiter. Enfin

la nuit ſi deſirée du Marquis, & peut-eſtre ardemment ſouhaittée de la Demoiſelle, arriva. L'amoureux Eſpagnol plein de bonne foy, & conduit par ſa paſſion, entra dans le jardin du Couvent par une porte dont on lui avoit exprés donné la clef; il y trouva deux perſonnes voilées, dont l'une avoit la taille ſemblable à celle de Chriſtine. S'eſtant aproché avec un reſpect mêlé de crainte, il la prit par la main, & la mena chez la Ducheſſe, avec toute la precipitation qu'il eſt aisé de s'imaginer. Ils entrerent dans la Chapelle où le Preſtre les attendoit. Le Marquis ſe jetta d'abord aux pieds de celle qu'il croioit ſa Maitreſſe, pour la remercier de ſes bontez. Il commençoit à lui dire de ces ſortes de choſes que l'amour inſpire à un homme qui eſt en cet éſtat, lors que la Ducheſſe preſſa le Preſtre de ſa fonction, & dit au Marquis, de ne point s'amuſer à des diſcours inutiles, pour ne pas retarder à ſa Maitreſſe le

plaisir qu'elle se proposoit de pouvoir le regarder sans blesser sa pudeur. Le Marquis qui avoit l'idée remplie de Christine, croyoit de la voir, quoi qu'elle n'eust pas montré son visage. Il se contenta de lui baiser la main, & s'estant mis à genou, il fut marié. A peine la ceremonie estoit achevée, que le Marquis s'écria, qu'il estoit le plus heureux de tous les hommes, puis qu'il n'estoit plus au pouvoir de ses ennemis de l'empêcher d'estre uni pour toûjours à la plus aimable personne du monde. Oüy, & plus heureux que vous ne pensés, repliqua la Duchesse, en ostant le voile à l'Epousée, puis qu'en vous mariant à ma niece, qui feroit les delices du plus honneste homme du monde, je vous ay donné une fille d'une grande naissance, avec des biens considerables. Le Marquis fut si troublé du discours de la Duchesse, & de la beauté surprenante de sa niece, qu'il demeura quelque tems immobile & interdit,

Voſtre mariage a eſté concerté avec vos Parens & avec vos Amis, reprit la Ducheſſe, il ne falloit pas moins de merite que vous en avez, pour me reſoudre à entrer dans cette tromperie, & à vous rendre heureux malgré vous-même. Le Marquis eſtoit agité de tant de differens mouvemens, qu'il n'avoit pas la force de rien repondre, & il eut beſoin d'apeller à ſon ſecours tout le reſpect que ceux de ſa Nation ont pour les femmes du premier rang, pour s'empêcher d'éclater contre la Ducheſſe. Elle voulut encore lui parler des avantages de cette affaire. De grace, interrompit le Marquis, n'inſultez pas ma douleur, car je ne ſçai pas ſi j'en pourrois eſtre le Maiſtre. Il lui échapa pluſieurs autres regrets, qui arracherent des larmes à la nouvelle Marquiſe, qui n'avoit aucune part à la tromperie de ſa tante, & qui auparavant s'eſtoit attenduë à d'autres douceurs. Le Marquis touché de ſes pleurs & penetré de ſa propre

propre douleur, passa dans une autre chambre, & voulut même sortir de la maison, s'abandonnant à tout ce que son desespoir lui inspiroit. Mais la Ducheſſe qui craignoit l'éclat que cela pourroit faire, avoit eu la prévoyance de s'asſeurer d'un ordre du Duc de Villa-Hermoſa pour arreſter le Marquis, ce qui fut executé par des gens qu'elle avoit fait tenir exprés à la Porte. Il eſtoit dans un ſi grand déſordre, qu'à peine s'aperceut-il qu'on l'avoit arrêté. Un Officier de ſes amis, que la Ducheſſe avoit fait entrer pour lui parler, voulut inutilement lui faire des remontrances, le Marquis paſſa toute la nuit dans des inquietudes extrêmes. Le lendemain le Duc de Villa-Hermoſa arriva à Mons; il eut une longue converſation avec le Marquis, dont je n'ay pas ſceu le détail, il y a aparence qu'il lui dit de bonnes raiſons pour calmer ſon eſprit, en lui repreſentant les grans avantages de ce mariage, & la

neceſſité qu'il y avoit de ne pas s'en plaindre que par des éclats inutiles, qui ne ſerviroiét qu'à le faire tourner en ridicule, & à lui attirer la Cour, ſes Amis, & toute la Maiſon de la Ducheſſe. Le Marquis perſuadé de ces raiſons, & voyant bien que c'eſtoit une affaire ſans remede, ſe laiſſa aller à tous les conſeils du Duc de Villa-Hermoſa, & ne ſongea plus qu'à retourner auprés de ſa femme, pour lui demander pardon de ce qui s'eſtoit paſſé. Mais elle refuſa de l'écouter, & voulut ſe retirer à ſon tour, indignéo contre le Marquis, qui avoit témoigné ſi peu d'empreſſement, ou pour mieux dire, tant de mépris pour elle. La Ducheſſe eut beſoin de toute ſon autorité pour la retenir, elle ne vouloit rien écouter, ne pouvant pas comprendre qu'on euſt de bonnes raiſons à lui dire, pour juſtifier un homme qui avoit témoigné du chagrin de l'avoir épouſée.

Une belle perſonne a de grands avantages, ſes plaintes touchent,

ſes reproches perſuadent, & ſes pleurs attirent la compaſſion des hommes les plus endurcis. Le Marquis, qui d'abord s'eſtoit aproché de ſon épouſe avec indifference, fut ſi ſenſible à ſes plaintes, à ſes reproches & à ſes larmes qu'il ſe mit à ſes genoux, lui proteſtant qu'il n'eſtoit point coupable d'un étonnement qui lui avoit paru ſi criminel, & qu'il lui ſeroit aiſé de s'en juſtifier ſi elle vouloit l'entendre. Elle jettoit les yeux ſur lui ſans rien répondre, ſes regards & les difficultez qu'on eut à l'apaiſer, augmenterent les deſirs & l'impatience que le Marquis ſentoit déja, il lui fit tant de nouvelles proteſtations, & l'aſſeura tant de fois qu'il l'aimeroit éternellement, qu'elle ſe rendit enfin aux inſtances de la Ducheſſe, ou plutoſt aux ſermens du Marquis, à condition pourtant qu'il l'éclairciroit de ce qui lui avoit donné occaſion de marquer du trouble aprés l'avoir épouſée, & de s'éloigner d'elle comme il avoit

fait. Le Marquis le lui promit, je ne sçai pas s'il lui tint parole, car personne n'a sceu le détail de cet éclaircissement qui dura toute la nuit, il y a aparence qu'elle en fut satisfaite, puis qu'elle ne s'en est jamais plainte depuis ce tems-là. Le Marquis la mena huit jours aprés à Bruxelles, & dit pour se justifier dans l'esprit de ceux qui avoient connoissance de sa passion pour Christine, qu'il n'avoit pû resister aux decrets du Ciel, où son mariage estoit arresté depuis plusieurs siecles.

Quoi que Christine n'eust pas oui parler de ce mariage, & que la nouvelle n'en fût pas encore arrivée en Espagne, il est certain que son cœur lui presageoit quelque chose de funeste, & qu'elle estoit dans des réveries continuelles, dont la Princesse avoit peine à la retirer en lui faisant connoistre qu'elle ne devoit point s'affliger par avance sur des pressentimens imaginaires de l'infidelité de son Amant. Christine

convenoit qu'elle avoit tort, cependant tous ces raisonnemens ne la consoloient point.

Ayant appris un jour qu'un Envoyé d'Angleterre alloit s'embarquer pour retourner à Londres, elle fit connoistre à la Princesse le desir extréme qu'elle avoit de profiter de cette occasion pour sortir d'Espagne ; & s'approcher du Marquis d'Osseyra. La Princesse tâcha inutilemẽt à la determiner de cette resolution par mille bonnes raisons. Christine lui avoua qu'elle connoissoit la force de ses raisons : mais qu'elle n'en estoit point touchée, & qu'elle auroit le chagrin de la voir mourir de desespoir, si elle s'opposoit plus long-temps à son dessein. Quelque peine que la Princesse eût à voir éloigner nostre Heroïne, elle fut obligée d'y donner son consentement par la crainte des funestes effets de son desespoir. Elle lui donna une lettre de recommandation pour l'Envoyé d'Angleterre, le priant d'avoir soin de ce jeune

Gentil-homme Eſpagnol, qui avoit de la qualité & du merite, & qui deſiroit de paſſer en Angleterre avec lui. Elle accompagna cette lettre de pluſieurs autres qu'elle lui donna, pour des perſonnes qui ont du credit à la Cour du Roy de la Grande Bretagne. Chriſtine ayant donc repris un habit de Cavalier, & ſuivie d'un valet Eſpagnol qu'elle prit le jour de ſon départ, alla joindre l'Envoyé à deux journées de Madrid, n'ayant pas oſé hazarder de ſortir de la ville avec lui, de peur que ſi elle euſt eſté reconnuë on ne l'euſt arreſtée. L'Anglois la receut fort agreablement & crut ſans peine tout le bien que la princeſſe lui diſoit dans ſa lettre du jeune Montalban (c'eſt ainſi qu'elle le nommoit) qui ne dementit point par ſa mine, ny par ſes diſcours, la bonne opinion que l'Envoyé en eut d'abord. Le plaiſir que Montalban avoit de penſer qu'il pourroit apprendre à l'avenir plus commodement des nouvelles de ce qu'il

aimoit, lui donnoit une vivacité & un enjoüement qui réjoüiſſoient l'Anglois, qui ne pouvoit pourtant lui en rien témoigner, parce qu'il ne ſçavoit pas parler Eſpagnol, quoy qu'il l'entendiſt aſſez bien; & Montalban de ſon coſté, feignant de ne ſçavoir point d'autre Langue que l'Eſpagnole, lui faiſant connoître qu'il avoit quelque principe de la Françoiſe, & qu'il entendoit meſme, quoy qu'il n'en ſceût pas aſſés pour la parler. L'Envoyé qui avoit eſté élevé en France, en fut ravi, & depuis ce temps-là il lui parla toûjours François, & Montalban lui répondoit en Eſpagnol. Il ſoûtint long-temps ce caractere, ſans jamais ſe dementir, juſqu'à ce que s'eſtant un jour abandonné à une profonde réverie, l'Anglois lui demanda, s'il ne révoit point à quelque Maiſtreſſe qu'il avoit laiſſée à Madrid. Montalban occupé de ſon amour, & ne faiſant point de reflexion à ce qu'il diſoit, repondit en François, qu'il n'avoit point de

Maîtreſſe, & continuoit à parler en cette Langue, quand il s'aperceut de l'étonnement de l'Envoyé. Alors ſe ſervant de cette preſence d'eſprit qui lui avoit eſté ſi neceſſaire en tant de differentes occaſions, & dont toutes les femmes ne manquent jamais, il affecta de rire de la ſurpriſe de l'Anglois, & le pria en Eſpagnol, de lui avoüer franchement, s'il avoit bien parlé. L'Envoyé l'aſſeura qu'un François naturel n'auroit pas l'accent meilleur. En verité, reprit Montalban, je croyois que la Princeſſe ſe mocquoit de moi, lors que m'ayant apris les quatre paroles que je viens de dire, elle m'aſſeuroit que je les prononçois parfaitement bien. Je veux apprendre cette Langue dés que j'arriveray à Londres : Vous y réüſſirez infailliblement, repliqua l'Anglois; car il me paroit que vous y avez de la facilité. Noſtre Heroïne s'eſtant tirée avec eſprit, d'une faute où elle eſtoit tombée par ſa diſtraction, évita ſoigneuſe-

ment de lui faire connoistre qu'elle parloit François, pour mieux soutenir le personnage qu'elle se proposoit de joüer en Angleterre. Leur voyage fut court & heureux. Estant arrivez à Londres, Montalban rendit une lettre de la Princesse au Marquis de Borgomainero, Envoyé extraordinaire d'Espagne. Ce Marquis qui est Italien, ne douta point que ce jeune Espagnol ne fust d'une grande naissance, comme la Princesse le lui marquoit dans sa lettre. Il lui fit toutes les honnêtetez dont il put s'aviser, & le pria même, de prendre un apartement dans sa maison. Car outre la consideration de la Princesse, un Italien ou un Flamand, qui est au service du Roi d'Espagne, est ravy de trouver les occasions d'obliger un Espagnol naturel, pour diminuër la grande jalousie & leur oster l'ombrage qu'ils ont contre les Etrangers, sur tout quand ils sont employez aux affaires de la Couronne d'Espagne, Montalban ne voulut pas loger chez

le Marquis, mais il y alloit manger tous les jours, il l'accompagnoit fort ſouvent à la Cour, où ceux qui eſtoient dans les intereſts de l'Eſpagne, faiſoient beaucoup d'amitié à ce faux Eſpagnol. Il n'eſt pas croiable combien cela fut avantageux à cette Nation, parce que les Anglois qui eſtoient accoûtumez à voir des Eſpagnols, rouges & bazanez, admiroient la civilité & la bonne mine de Montalban. Les ſoins que le Marquis prenoit de le divertir & de le regaler, & les honneſtetez qu'il recevoit de pluſieurs Courtiſans Anglois, ne le ſatisfaiſoient point, il eſtoit dans une impatience extrême de ſçavoir ce qui ſe paſſoit en Flandres. Il en demandoit des nouvelles à tout le monde, on lui apprenoit les preparatifs qui s'y faiſoient pour la Campagne. La grande prevoyance du Duc de Villa Hermoſa à garnir les Places qu'il croioit les plus menacées, & beaucoup d'autres choſes dont il ne ſe ſoucioit gueres,

Mais perſonne ne lui parloit du Marquis d'Oſſeyra, & il n'oſoit en demander des nouvelles, de peur que ſon viſage ne le trahiſt, & qu'on ne s'aperceût des ſentimens qui lui donnoient cette curioſité. Il évitoit meſme de ſe trouver à des parties de plaiſir, quoy qu'on lui en propoſaſt ſouvent. Son cœur continuoit toûjours à lui donner des allarmes par des preſſentimens funeſtes à ſon amour. Tantoſt il ſe determinoit d'aller à Bruxelles pour s'en éclaircir par ſes propres yeux. Un moment aprés il trouvoit des raiſons qui l'empêchoient d'executer ce qu'il venoit de reſoudre. Il étoit dans ces cruelles inquietudes, ſans pouvoir ſe determiner à prendre aucun parti, preferant une incertitude qui lui laiſſoit de foibles eſperances de la fidelité de ſon Amant, à des éclairciſſemens qui l'auroient mis au deſeſpoir; lors que ſe trouvant un jour à dinet chez le Marquis de Borgomainero, un Gentil-homme Flamand qui ar-

rivoit de Bruxelles, alla saluer le Marquis, & lui apporta même des lettres des Pays-bas. Le Marquis ayant reconnu le nom de ce Gentilhomme le receut fort honnestement, & l'obligea à se mettre à table. Aprés que le Flamand eut beu à la santé de toutes les Excellences de Bruxelles, il en parla une fois mieux, & leur aprit plusieurs choses curieuses de Flandres. Il raconta même quelques galanteries que les Generaux Espagnols avoient faites pendant l'Hyver; & s'interrompant luy-même. A propos de Galanterie, continua-t'il, n'avez-vous pas sceu l'officieuse tromperie qu'on a faite au Marquis d'Osseyra pour le guerir de la violente passion qu'il avoit pour une Françoise. Si quelqu'un eust observé dans ce temps là le visage de Montalban, il se seroit aisément apperceu de son trouble, mais tout le monde estoit attentif à écouter le Gentil-homme Flamand; qui leur apprit que la Duchesse d'Arschot,

de concert avec le Duc de Villa-Hermosa, avoit fait épouser sa niece au Marquis d'Osseyra, en feignant de favoriser son mariage avec la Françoise. O Ciel ! s'écria Christine, ne se souvenant plus, ni de son faux nom ni de sa pretenduë Nation, & se laissant tomber de son siege, on jugea qu'il lui avoit pris quelque foiblesse, & chacun s'empressa de la secourir. On attribua l'exclamation qu'elle venoit de faire, à la violence de son mal, & personne n'eut la moindre défiance du veritable sujet de cet accident. Le Marquis en fut le plus allarmé, craignant que dans un tems où les empoisonnemens sont si ordinaires, on ne crût que ce Cavalier Espagnol avoit esté empoisonné dans sa maison.

Si une forte douleur pouvoit faire mourir, je suis persuadé que nôtre Heroïne en seroit morte, aprés le cruel recit qu'elle venoit d'entendre. Mais comme cela ne se pratique plus dans ce siecle, elle reprit

un peu de forces par les ſoins du Marquis, & fut enſuite portée dans ſa chambre, où cherchant à s'abandonner ſans contrainte à tous les mouvemens que cette triſte nouvelle lui avoit fait naître, elle eut l'adreſſe de ſe délivrer des ſoins importuns de ceux qui l'avoient accompagnée en témoignant qu'elle eſtoit ſujette à de pareilles foibleſſes, & qu'elle avoit appris par ſa propre experience que le repos eſtoit un remede infaillible à ſon mal. Auſſi-toſt qu'elle ſe trouva ſeule, elle laiſſa couler ſes larmes, qu'elle avoit déja eu de peine à retenir, & ſon imagination qui eſtoit ingenieuſe à la tourmenter, lui repreſenta cent choſes deſagreables qui augmenterent ſa douleur : la mort la plus cruelle lui euſt paru douce dans l'état où elle ſe trouvoit. Aprés pluſieurs reflexions, elle crût qu'il eſtoit de la bien-ſeance qu'elle ſe retiraſt en ſon Pays, & qu'elle paſsât le reſte de ſa vie dans un Cloiſtre, ſa vertu lui inſpirant

qu'elle devoit cette reparation au monde pour tous les ſcandales innocens qu'elle y avoit cauſez.

Le bruit de l'accidẽt qui lui eſtoit arrivé chez l'Envoyé d'Eſpagne, s'eſtant répandu, le faux Montalban fut viſité de pluſieurs perſonnes du premier rang. Le Gentilhomme qui lui avoit apris la funeſte nouvelle du mariage du Marquis d'Oſſeyra, crût qu'il eſtoit de ſa civilité de lui rendre une viſite. Chriſtine, ou ſi vous voulez Montalban, eſtoit dans ſon lit, lors que le Flamand demanda à le voir. Il donna ordre qu'on le fiſt entrer, & aprés les premieres civilitez, Montalban lui témoigna qu'il avoit eſté bien faché de ce que ſon mal l'avoit privé d'entendre les particularitez du mariage du Marquis d'Oſſeyra. Le Gentil-homme s'offrit à luy en dire le détail, & Montalban ayant témoigné qu'il l'obligeroit extrémement, il lui aprit toutes les circonſtances de cette affaire, ſans qu'il pût s'apercevoir des

changement que ſon recit produiſoit ſur le viſage de noſtre Heroïne, parce qu'elle avoit eu la prevoyance de tirer le rideau de ſon lit. Le Flamand s'eſtant retiré aprés qu'il eut achevé ſon diſcours. Chriſtine recommença à pleurer, ſe plaignant de ſon malheur, ſans murmurer neanmoins contre le Marquis d'Oſſeyra, qu'elle ne pouvoit pas accuſer d'infidelité. Et voulant ſe confirmer dans la reſolution qu'elle avoit déja priſe d'eſtre Religieuſe, elle ſentit quelque repugnance à l'executer ; ne pouvant pas ſi facilement ſe détacher d'un homme qui lui avoit eſté ſi cher, & qu'elle avoit crû ſi digne de ſes afections. Ce qui la fit reſoudre à faire un dernier effort ſur elle-même, & à lui écrire pour la derniere fois. Voicy ce qu'elle lui manda.

JE ne crois plus qu'on puiſſe mourir de douleur, puiſque j'ay eu la force d'y reſiſter en apprenant

la nouvelle de vostre mariage, avec des circonstances qui me mettent au desespoir, sans me laisser la liberté de me plaindre de vous. N'estoit-ce pas assez de vous perdre, sans avoir encore la triste & cruelle satisfaction d'apprendre que je vous perds malgré vous-mesme, car enfin si vous estiez un ingrat, vostre infidelité aideroit à me consoler de vostre perte : mais je vous adore, vous m'aimez & cependant une autre vous possede. Pardonnez à ma douleur si elle va troubler vostre repos pour vous dire un éternel Adieu. Vous connoistrez par la facilité que j'auray à me détacher du monde, que je n'y demeurois que pour vous : & puisque vous n'y estes plus pour moy, j'y renonceray sans peine.

Christine ayant appris que le Resident d'Espagne renvoyoit un Gentil-homme en Flandres avec des dépêches, elle le chargea de rẽdre cette lettre au Marquis d'Os-

seyra & de lui dire, que la perſonne qui la lui envoyoit le diſpenſoit d'y faire reponſe. Aprés que noſtre Heroïne eut écrit cette lettre, elle ſe trouva l'eſprit un peu plus libre qu'auparavant. Elle fit diverſes reflexions ſur le deſſein qu'elle avoit d'entrer dans un Couvent, & connut bien qu'elle s'y eſtoit determinée par des mouvemens où ſon inclination n'avoit aucune part, n'eſtant point du tout propre à mener une vie ſi oppoſée à ſon humeur : & ſçachant combien il y a de perſonnes malheureuſes pour avoir embraſſé des profeſſions par deſeſpoir, par complaiſance pour leurs parens, ou par d'autres raiſons ſemblables contre leur inclination & ſans en pouvoir eſtre détournées par les reſiſtances ſecrettes de leur cœur, elle aima mieux chercher les occaſions de perir glorieuſement dans les armes, que de languir dans une condition malheureuſe, ſe défiant bien que le ſouvenir du Marquis d'Oſſeyra

iroit peut-estre la troubler dans sa retraite. Elle se dépoüilla donc de tout ce que son amour lui avoit laissé de la foiblesse de son sexe, & ayant appris que LOUIS LE GRAND avoit ouvert sa Campagne pour la conqueste de la fameuse ville de Gand, elle continua dans son déguisement, & se rendit à son armée avec deux ou trois Volontaires Anglois, qui alloient prendre des leçons de guerre sous ce grand Maistre. La ville d'Ypres ayant esté assiegée en ce tems-là, nostre Heroïne voulant éviter la rencontre de ceux qui auroient pû le reconnoistre, cherchoit moins à se distinguer par une valeur temeraire, qu'à perir par les mouvement de son desespoir. S'estant un jour mêlée avec un detachement de la Maison du Roy, qui prit l'épée à la main une demy lune revetuë, Christine eut le malheur d'y recevoir un coup de mousquet. Elle fut portée dans sa tente, où les Chirurgiens, qui sont moins

complaisans à l'Armée qu'ailleurs, jugerent que sa blessure estoit mortelle. Les Anglois qui estoient venus de Londres avec elle, & qui avoient toûjours crû que ce faux Cavalier fust Espagnol, s'imaginerent qu'il avoit receu ce coup de mousquet en voulant se jetter dans la Place. Ce qui les obligea d'avertir le Marquis de Conflans qui en estoit Gouverneur, & qui fit sa capitulation ce mesme jour, qu'il y avoit dans le Champ un jeune Cavalier Espagnol nommé Montalban qui avoit receu un coup de mousquet en voulant entrer dans la ville. Le Marquis qui connoissoit ce nom, jugea qu'il estoit de l'Illustre Maison de Montalban, dont l'aisné est à present Duc d'Uceda, & il envoya d'abord un Colonel de la garnison pour s'informer de sa santé, & pour sçavoir s'il seroit en estat d'estre transporté à Bruxelles. Les Anglois accompagnerent le Colonel, & dirent à nostre Heroïne qu'ils avoient donné avis de sa

qualité & de sa blessure au Gouverneur d'Ypres : qui lui envoyoit ce Colonel pour lui demander s'il voudroit estre porté à Bruxelles. Christine estonnée de ce discours, trouva une espece de consolation dans son malheur, d'avoir une occasion si favorable d'aller à Bruxelles : se faisant un plaisir extrême de penser qu'elle pourroit encore voir le Marquis d'Osseyra avant que de mourir. Elle les confirma tous dans leur erreur, & aprés avoir répondu aux civilitez du Colonel autant que son état le lui put permettre, elle le pria de dire au Marquis qu'il l'obligeroit sensiblement, s'il pouvoit lui envoyer un brancard. Le Marquis qui en avoit fait preparer pour des blessez moins considerables que Montalban, lui en envoya un, & il fut porté à Bruxelles, aussi-tost qu'il y fut arrivé, le Marquis de Conflans informa la Cour qu'il avoit ramené un jeune Cavalier Espagnol, qui estoit venu d'Angle-

terre pour ſe jetter dans Ypres, mais qu'il avoit eu le malheur d'eſtre bleſſé d'un coup de mouſquet en voulant entrer dans la Place. Toutes les Perſonnes conſiderables de la Ville envoyerent chez Montalban pour s'informer de ſa ſanté, de peur de l'incommoder par leurs viſites. La fiévre l'ayant pris, on deſeſpera de ſa gueriſon, & tout le monde fut ſurpris du ſoin qu'il avoit de s'informer à tout moment de ceux qui avoient envoyé ſçavoir de ſes nouvelles, eſperant toûjours d'entendre le nom du Marquis d'Oſſeyra. On lui aprit enfin, que ce Marquis qui eſtoit allé à Bruges en eſtoit revenu, & qu'il venoit d'envoyer un Gentil-homme pour aprendre l'état de ſa ſanté. Montalban en eut tant de joye, que ceux qui le ſervoient remarquerent un grand changement ſur ſon viſage. Il ſoûpira deux ou trois fois, & il témoigna qu'il ſeroit bien-aiſe de voir le Marquis, ayant quelque choſe de fort important à lui com-

muniquer. Le Marquis en estant averti, y accourut aussi-tost, l'idée remplie d'un Cavalier de la Maison de Montalban qu'il avoit connu en Espagne, & qu'il croioit de trouver là: mais on lui dit en entrant, qu'il avoit perdu la parole. Il s'aprocha de son lit avec empressement, & l'ayant regardé avec attention, il reconnut sa Christine qui expiroit, & qui ne laissa pas de lui marquer en lui serrant la main, la satisfaction qu'elle avoit de le voir avant que de mourir. Le Marquis fût si penetré de ce tragique spectacle, qu'il faillit à mourir lui-même de regret & de douleur. Il demeura plusieurs jours retiré dans une maison Religieuse, & ne pouvant se consoler d'avoir causé la mort de nostre Heroïne, il se determina à sortir d'un Pays où cent objets differens lui remettroient devant les yeux la mort de Christine. Il employa ses Amis pour avoir un autre emploi, & il receut peu de tems aprés un Ordre d'Espagne pour aller commander en Biscaye.

FIN

Acl 1470109